

La narration comme métaphore fondamentale de la psychologie politique

Phillip L. Hammack et Andrew Pilecki

Février 2023, © Éditions Académiques de France pour la traduction française, Deepl revue par Pascal Nouvel.

Résumé

L'idée de narration est de plus en plus sollicitée dans la recherche empirique en psychologie et en politique, mais il y a une absence notable de cadres intégratifs qui spécifient une approche conceptuelle et méthodologique de la recherche narrative en psychologie politique. Un cadre conceptuel intégratif est proposé et ancré dans quatre principes d'une approche narrative : (1) la constitution mutuelle du langage et de la pensée, (2) le besoin de cohérence à travers le développement de l'identité narrative, (3) le besoin de solidarité collective à travers le sens partagé, et (4) la propriété médiatrice du récit dans l'activité et la pratique sociales. La théorie et la recherche empirique liées à ces principes sont examinées. Nous soutenons qu'un cadre narratif peut améliorer la pertinence de la psychologie politique au sein et au-delà du monde académique et offrir de nouvelles connaissances sur la relation complexe et dynamique entre la situation et la pensée.

Paru sous le titre *Narrative as a Root Metaphor for Political Psychology*, dans *Political Psychology*, Vol. 33, No. 1, 2012.

Narration et politique

Depuis son émergence dans les années 1970 en tant que projet académique cherchant à relier politique, pensée et comportement, la psychologie politique tente de trouver un paradigme d'ancrage. Horowitz (1979) a soutenu que la pérennité de la psychologie politique, et sa capacité à unifier les disciplines des sciences sociales, serait déterminée par sa capacité à offrir des solutions à de véritables dilemmes politiques. Ce sentiment est repris dans l'appel de Barber (1990) pour une psychologie politique progressiste et pertinente, ainsi que dans l'affirmation de Winter (2000) selon laquelle la psychologie politique doit aborder les problèmes pratiques de la vie réelle. Horowitz (1979) et Smith (1979) ont tous deux suggéré que l'émergence de la psychologie politique était directement liée aux

concepts et processus historiques des structures disciplinaires. Et Smith (1979, 1980) a prudemment soutenu que la psychologie politique pourrait fournir un paradigme multidisciplinaire pour les sciences sociales et à comportementales par son engagement à une analyse de l'esprit dans un contexte politique.

D'une certaine manière, l'absence de paradigme unificateur cohérent au sein de la psychologie politique est liée aux exigences d'une formation disciplinaire continue pour les nouveaux chercheurs. Ainsi, les psychologues politiques formés principalement en sciences politiques pourraient privilégier la théorie du choix rationnel plutôt que, par exemple, la théorie de l'identité sociale, parce que ce paradigme est considéré comme canonique pour leur pratique disciplinaire (par exemple, Jervis, 1989). Pourtant, la nature interdisciplinaire de la psychologie politique commande le développement de cadres conceptuels qui peuvent traverser les frontières des champs de production de connaissances et, ce faisant, construire de nouvelles façons d'aborder les problèmes politiques. Dans cet article, nous soutenons qu'un paradigme basé sur le concept de la psychologie politique est nécessaire.

Un paradigme a commencé à émerger, qui non seulement transcende les frontières disciplinaires au sein des sciences sociales, mais jette également un pont vers les sciences humaines. Ce paradigme est la *narration*.

Faisant référence à la déclaration classique du psychologue social Ted Sarbin (1986a) selon laquelle la narration est une « métaphore racine » pour la psychologie, nous soutenons que la narration représente une métaphore racine idéale pour la psychologie *politique* en raison de sa capacité à résoudre le problème analytique consistant à relier l'esprit et la société. Nous suggérons que la notion de *principe narratif* de Sarbin (1986a) - « les êtres humains pensent, perçoivent, imaginent et font des choix moraux selon des structures narratives » (p. 8) - peut être appliquée à la compréhension des phénomènes psychologiques qui intéressent les psychologues politiques, y compris la cognition politique, la prise de décision, l'engagement idéologique, les croyances et les émotions collectives, et la motivation à s'impliquer dans diverses formes de comportement politique, y compris dans la violence politique. Nous ne suggérons pas que la narration « explique » entièrement tous ces phénomènes et résout ainsi toutes les énigmes intellectuelles de la psychologie politique. Nous affirmons plutôt qu'un paradigme narratif cohérent résout les dilemmes fondamentaux de l'entreprise scientifique de la psychologie politique et va à l'encontre de la fragmentation de cette discipline « à trait d'union » et de ses disciplines de base, la psychologie et les sciences politiques.

Pour développer cet argument, nous commençons par deux questions : Qu'est-ce que la narration, et qui en a besoin ? Nous mettons ainsi en avant notre argument en expliquant comment ce concept a été utilisé et pourquoi il est utile. La majeure partie de l'article présente ensuite quatre principes clés qui, selon nous, devraient guider une approche narrative de la recherche en psychologie politique. Ces principes concernent (a) la *construction sociale* du langage, de la politique et de la pensée ; (b) le besoin de *cohérence* et d'*identité de la*

personnalité ; (c) le besoin de *solidarité collective* par le biais d'une signification partagée ; et (d) le rôle de médiation et de motivation du langage dans la pratique sociale. Nous passons en revue la base théorique de chaque principe, ainsi que les travaux empiriques qui leur ont été consacré liés à la psychologie politique. Dans cette intégration conceptuelle, nous suggérons que la narration fournit un sens paradigmatique idéal à travers lequel considérer la pensée, le sentiment et l'action dans le contexte politique.

La narration : Qu'est-ce que c'est ? Qui en a besoin ?

Pour les Israéliens juifs, 2008 a marqué le soixantième anniversaire de la victoire et de l'indépendance (M. Bar-On, 2006) ; pour les Palestiniens, 2008 a marqué le soixantième anniversaire de la *Nakba*, la perte catastrophique du rêve d'épanouissement national (Sa'di & Abu-Lughod, 2007). Ces interprétations historiques divergentes représentent des *récits* qui sont reproduits à travers le discours et les produits culturels des deux sociétés, y compris le matériel éducatif (par exemple, Bar-Tal & Teichman, 2005), les mythes (par exemple, Dalsheim, 2007) et les pratiques commémoratives (par exemple, Zeruvabel, 1995). Ce sont des *histoires* qui encadrent la mémoire collective des jeunes Israéliens et Palestiniens alors qu'ils évoluent au sein du processus de développement de l'identité au milieu d'un conflit inextricable (Hammack, 2008, 2010b, 2011). Comment pouvons-nous commencer à comprendre les conséquences psychologiques du conflit politique sans apprécier le rôle de ces histoires dans le processus de reproduction sociale ?

Dans son sens le plus simple, un récit est une histoire - un « compte rendu oral ou écrit d'événements liés » (Oxford English Dictionary, 2010). Ces récits peuvent apparaître dans des documents tels que des romans, des films, des manuels scolaires ou d'autres sites de production de discours (par exemple, les médias d'information). Ils peuvent aussi se produire dans les discours des dirigeants, les conversations d'un groupe communautaire ou le récit d'une vie individuelle. L'idée de narration transcende donc les frontières disciplinaires dans la mesure où ces récits se situent à tous les niveaux d'analyse. Ils peuvent être identifiés dans les « données brutes » des historiens, des critiques littéraires, des anthropologues, des politologues, des sociologues, des psychologues et des chercheurs dans des domaines tels que l'éducation et les études culturelles. En tant que fenêtres sur l'esprit et la société, les récits ne connaissent aucune limite, et c'est précisément cette nature transdisciplinaire inhérente au récit qui en fait une métaphore racine idéale pour la psychologie politique.

En psychologie, l'idée de narration a commencé à captiver les chercheurs dans les années 1980 avec l'émergence de plusieurs publications clés (par exemple, Cohier, 1982 ; Freeman, 1984 ; Gergen & Gergen, 1983 ; McAdams, 1988 ; Polkinghorne, 1988 ; Sarbin, 1986b). Ces premières perspectives étaient principalement axées sur la structure et la fonction des histoires de vie individuelles. Dans plusieurs ouvrages clés, Bruner a soutenu que le mode de pensée narratif est primordial et que nous interprétons le monde social par la construction de récits (par exemple,

Bruner, 1986, 1990). Ce processus de création d'histoires relie l'esprit individuel à une réalité sociale, avec ses conditions culturelles et politiques particulières. La notion de *psychologie culturelle* de Bruner (1990) place au centre l'étude systématique de la construction du sens culturel par le biais de la narration (voir également Hammack, 2008).

Depuis les années 1990, la recherche narrative a connu une croissance exponentielle en psychologie. Les psychologues cliniciens ont utilisé le concept de narration pour expliquer le processus thérapeutique (par exemple, Hermans, 1999 ; Howard, 1991). Les psychologues du développement ont examiné la façon dont la narration et la mémoire autobiographique émergent dans l'enfance et au-delà (par exemple, Fivush & Nelson, 2006 ; Nelson & Fivush, 2004 ; Pasupathi, Mansour, & Brubaker, 2007), comment la narration de la mémoire est liée aux processus de développement (par exemple, McLean, 2005 ; Thome, 2000), comment les jeunes adultes font l'expérience de l'ethnicité (par exemple, Syed & Azmitia, 2008), et comment les récits sont utilisés comme des dispositifs de positionnement dans l'interaction sociale (par exemple, Bamberg, 2004). Les psychologues sociaux et de la personnalité ont mis l'accent sur la façon dont la narration représente un outil pour créer un sentiment de soi et d'identité (par exemple, Freeman, 1997 ; Hammack, 2008 ; Josselson, 1996 ; McAdams, 1996, 2006 ; McLean, Pasupathi, & Pals, 2007 ; Schiff, 2002), intégrant de plus en plus l'analyse des facteurs culturels et contextuels dans la construction du soi (par exemple, Freeman, 1993 ; Freeman & Brockmeier, 2001 ; Hammack, 2008). Dans son analyse de la narration et de l'identité, Hammack (2008) soutient que la narration donne accès à la *structure* actuelle de l'identité (voir également Sabin, 1986a), révélant le contenu idéologique et expérientiel de la mémoire, ainsi que le point d'ancrage motivationnel d'un ensemble de pratiques sociales.

Tout comme les psychologues ont progressivement élargi leur champ d'intérêt au-delà du rôle de la narration dans le fonctionnement et le développement de l'individu pour considérer le contexte plus large dans lequel les histoires sont rencontrées, des domaines comme les sciences politiques, la sociologie, l'histoire et l'anthropologie ont commencé à adopter une approche à plusieurs niveaux de la narration. Par exemple, en réaction aux tendances essentialisantes de la « politique de l'identité » autour de catégories comme la race, le sexe et le genre, Somers (1994) a suggéré l'utilisation d'un concept d'*identité narrative* pour restaurer un sens du « temps, de l'espace et de la relationnalité » (p. 606) dans les considérations sur l'identité. Sa conception de l'identité narrative permet d'examiner la structure sociale et l'agentivité à travers une analyse de la façon dont les acteurs sociaux sont positionnés par rapport à un « métarécit ou récit principal » (voir également Fivush, 2010 ; Hammack, 2008, 2011). Suny (2001) a fait appel à cette approche théorique dans son analyse de la construction de « vieilles histoires pour de nouvelles nations » (primordialisme). Il a suggéré que si l'État et ses acteurs peuvent construire ces mythes rétrospectifs pour légitimer une configuration nationale actuelle, il existe un processus d'*identification* qui repose sur des réponses émotionnelles et cognitives chez les sujets.

Dans cet article, nous établissons un lien entre des disciplines comme l'histoire et les sciences politiques et le mouvement croissant en psychologie sur l'étude des récits personnels (par exemple, McLean, 2008). L'idée de l'*engagement narratif* est au cœur de notre cadre : les membres d'une société s'engagent dans des histoires collectives sur ce que signifie le fait d'habiter une entité politique particulière, qu'il s'agisse d'un État-nation, d'un mouvement de résistance ou d'un parti politique. En d'autres termes, le fait d'être Israélien ou Japonais, Tamoul au Sri Lanka, Kurde en Turquie, ou Démocrate ou Républicain aux États-Unis s'accompagne d'un récit plus large sur l'histoire, l'identité et l'idéologie du groupe. Dans ce cadre, l'identité est considérée comme *dialogique* et enracinée dans les textes que les individus construisent pour donner un sens à leur vie, ce qui implique nécessairement un engagement avec les textes de leur environnement culturel et politique (voir Bakhtin, 1981, 1984). Mais l'intégration d'un récit principal n'est pas *donnée* et les psychologues politiques sont particulièrement bien placés pour interroger ce processus d'engagement narratif.

La psychologie politique de la narration aborde ainsi deux questions clés qui ont captivé les chercheurs en sciences sociales depuis au moins le XIXe siècle. Premièrement, comment l'organisation sociale influence-t-elle la pensée, les sentiments et les actions ? Deuxièmement, dans le cadre des contraintes de cette organisation, comment les individus résistent-ils et tentent-ils de réinventer l'ordre social ? Une approche narrative est bien placée pour contribuer à ces deux grandes questions en concevant la construction d'histoires à plusieurs niveaux - le niveau supérieur d'unités comme l'État-nation, le niveau de la communauté et le niveau de la subjectivité individuelle. À tous ces niveaux, nous avons accès à des processus de nature sociale, cognitive et motivationnelle, dans la mesure où les histoires qui sont construites et/ou intégrées fournissent des points d'ancrage interprétatifs aux individus qui évoluent dans une réalité politique donnée. Leur réponse à cette réalité nous amène directement à l'étude de la mobilisation et du changement (par exemple, Meyer, 2006), ou à la reproduction du statu quo. En s'attaquant à ce programme ambitieux, la psychologie politique rehausse la pertinence de sa voix dans et au-delà de l'académie et, dans ce processus, est prête à offrir de nouvelles connaissances précieuses sur la relation complexe et dynamique entre le contexte et l'esprit.

La politique des histoires : Une revue et une intégration conceptuelle

Notre principale affirmation dans cet article est que la narration représente une métaphore fondamentale idéale pour la psychologie politique. Nous soutenons que l'idée de narration résout le dilemme interdisciplinaire fondamental de la psychologie politique, à savoir comment lier conceptuellement et méthodologiquement l'esprit et la société (Smith, 1979, 1980). Dans cette section, nous esquissons un cadre qui rend explicite un paradigme narratif pour la psychologie politique. Tout en exposant ce cadre, nous passons en revue le corpus croissant de travaux empiriques intéressant les psychologues politiques qui ont

été menés à travers le prisme de la narration. Bien que ce travail ait commencé à proliférer dans un certain nombre de disciplines des sciences sociales, ainsi qu'explicitement au sein de la psychologie politique, peu d'études se citent les unes les autres, et elles sont publiées dans un éventail extrêmement diversifié de publications savantes. Cela suggère un niveau de fragmentation qui, à notre avis, n'est pas souhaitable. En proposant un cadre intégratif, nous préconisons que cette ligne critique de travail sur la relation entre la politique et l'esprit soit plus explicitement ancrée dans la psychologie politique.

Nous suggérons que la narration peut être définie à deux niveaux. Au niveau le plus proximal, la narration décrit un *processus cognitif de création de sens* (par exemple, Bruner, 1990). Représentant « un principe d'organisation de l'action humaine » (Sarbin, 1986a, p. 9), la narration décrit l'acte mental de création de sens à partir de la matière du monde empirique (par exemple, Bruner, 1987 ; Bruner & Haste, 1987). Cependant, la création de récits ne se produit pas seulement au niveau de la psychologie *individuelle*, mais aussi au niveau de la psychologie *sociale*, ce qui nous amène à une définition multi-niveau du récit.

Les récits commémoratifs de 2008 pour les Israéliens et les Palestiniens auxquels nous avons fait allusion précédemment ne représentent pas des interprétations historiques *individuelles*. Ils révèlent plutôt la pertinence de la narration au niveau collectif. Au lieu de résider dans l'esprit, ces récits existent dans le monde matériel, comme les manuels scolaires (par exemple, Carretero, Jacott, & Lopez-Manjon, 2002), et sont incarnés dans la pratique culturelle, comme les célébrations commémoratives (par exemple, Bekerman, 2002). Les individus *s'engagent dans* ces histoires construites collectivement par leur propre participation culturelle.

Une conception de la narration pour la psychologie politique intègre nécessairement ces deux niveaux d'analyse en définissant la narration comme *l'organisation sensible de la pensée à travers le langage, intériorisé ou extériorisé, qui sert à créer un sentiment de cohérence de la personne et de solidarité collective et à légitimer les croyances, les émotions et les actions collectives*. Le contenu de ce processus cognitif est essentiel à la poursuite de l'élaboration et de l'intégration d'une approche narrative, et nous soutenons que les éléments clés de ce processus sont ancrés dans les croyances relatives aux *catégories sociales, à la mémoire collective et aux représentations sociales de l'histoire et de l'identité collective*. Il est important de noter que ces croyances acquièrent une force motivationnelle par le biais de *l'affect*. La narration est donc le processus sous-jacent qui relie les individus aux contextes politiques.

Notre conception de la narration est ancrée dans quatre principes. Dans notre principe sur le *langage, la politique et la pensée*, nous soutenons que l'esprit est soumis à un discours reçu qui entraîne des intérêts et des fonctions politiques. Enracinés dans un certain nombre de traditions des sciences sociales, nous suggérons que la nature des significations des mots et des intrigues affecte fondamentalement notre façon de penser le monde, y compris ses normes idéales pour la gouvernance et les relations intergroupes (c'est-à-dire la poli-

tique). Le deuxième principe que nous développons est le principe de *cohérence personnelle*. Nous suggérons ici que l'esprit recherche un ordre intelligible dans le temps et le lieu, un sentiment de continuité qui peut être fourni par l'histoire. Le troisième principe que nous suggérons est celui du *sens de la solidarité*. En défendant l'importance de ce principe, nous rejetons la notion selon laquelle les individus représentent des entités psychologiques autonomes. Nous considérons plutôt le besoin de continuité non seulement au sein de la personne mais aussi au sein de la communauté de pratiques partagées, qu'elle soit appelée « culture », « nation » ou par tout autre terme indicateur d'identité sociale. Enfin, nous suggérons qu'une approche narrative adopte un principe d'*esprit en action*, ce qui signifie que les processus de création d'histoires et d'engagement narratif ne représentent pas des efforts passifs. Au contraire, nous nous engageons dans une écologie sociale riche en histoires en même temps que nous nous engageons dans une pratique sociale, et notre relation à cette pratique est *médiatisée par la narration*. Dans les sections qui suivent, nous élaborons les bases théoriques et empiriques de ces principes.

Langue, politique et pensée

Au fond, une approche narrative de la psychologie politique privilégie la relation mutuellement constitutive entre le langage, la pensée et la structure sociale. Une telle hypothèse défend une théorie sous-jacente de l'esprit comme étant socialement construit et est ancrée dans le travail de penseurs comme George Herbert Mead, Lev Vygotsky et Mikhaïl Bakhtin. Mead (1934), par exemple, a soutenu que l'esprit et le soi sont les produits d'une interaction sociale médiatisée. Il affirme que « l'esprit naît de la communication par une conversation de gestes dans un processus social ou un contexte d'expérience - et non de la communication par l'esprit » (p. 50). Une telle approche inverse la relation présumée entre l'esprit et la société, passant de la notion d'un processus « ascendant » par lequel les acteurs individuels façonnent la société grâce à leurs pouvoirs mentaux à un processus « descendant » par lequel les esprits eux-mêmes sont produits par l'acte social.

La notion de Vygotsky (1934/1962), selon laquelle le langage est un outil clé du développement humain par le biais d'une activité sociale médiatisée, est très proche des idées de Mead. Il soutient que nous nous engageons dans un « discours social » au cours du processus de développement et que nous finissons par construire un « discours intérieur » qui sert de médiateur à notre pratique dans le monde matériel. « La pensée », affirme Vygotsky (1934/1962), « n'est pas simplement exprimée par des mots ; elle naît à travers eux » (p. 125). En d'autres termes, la pensée est produite par le processus d'identification de la signification des mots. Une approche narrative adopte cette idée que le contenu de la conscience est produit par le processus de discernement du sens des mots.

L'idée que le sens des mots s'associe pour former un sens des *concepts* et des *catégories* qui sont compris par le biais de la narration est d'une importance capitale pour la psychologie politique. Comme l'affirment Lakoff et Johnson

(1980), « nos concepts structurent ce que nous percevons, la façon dont nous nous déplaçons dans le monde, et la façon dont nous entrons en relation avec d'autres personnes » (p. 3). Dans leur étude de l'utilisation du langage, Lakoff et Johnson (1980) révèlent la manière dont nous utilisons la *métaphore* pour donner un sens aux concepts, révélant ainsi le rôle essentiel du langage pour guider la pensée et l'action.

L'accent mis par Foucault sur le *discours* mérite d'être discuté à cet égard, car il sort le langage et la différence de l'illusion de la symétrie du pouvoir, révélant la manière dont les significations servent des intérêts politiques particuliers. Ses travaux fondamentaux sur la manière dont le discours construit le sujet - notamment le « prisonnier » (Foucault, 1977), le « fou » (Foucault, 1965) et l'« homosexuel » (Foucault, 1978) - ont révélé la manière dont les discours sur les catégories sociales émergent historiquement et construisent la conscience des sujets. Nous ne pouvons donc pas considérer le langage comme neutre vis-à-vis des forces politiques et historiques. Au contraire, il s'inscrit dans un contexte de pouvoir et de domination.

L'idée d'*engagement narratif*, cependant, suggère que les individus évoluent dans un contexte de *polyphonie* dans lequel de multiples intrigues circulent et se disputent la domination et la primauté dans l'appropriation individuelle (Bakhtin, 1984). Parce que la psychologie politique prescrit une approche à plusieurs niveaux de la personne dans son contexte, elle est particulièrement bien placée pour interroger la manière dont les individus assument des *voix* particulières (Bakhtin, 1984) dans leurs récits de personne qui se rattachent à des intérêts particuliers.

Les psychologues politiques qui adoptent une approche narrative sont conscients de la nature coconstitutive du langage, de la politique et de la pensée aux niveaux culturel et individuel. En d'autres termes, les psychologues politiques qui adoptent une approche narrative s'intéressent à la nature coconstitutive du langage, de la politique et de la pensée aux niveaux d'analyse culturel et individuel.

Ces perspectives théoriques sont fondamentales pour notre cadre de travail, car elles suggèrent que la forme et le contenu des récits (que ce soit au niveau de l'individu ou du collectif) ne représentent pas un état intrinsèque mais sont plutôt construits « arbitrairement », dans le sens où leur signification n'est pas seulement relative mais constitutive d'une *façon* particulière *de penser* (voir de Saussure, 1916/1972). Ce qui a une importance politique, c'est donc le sens que les individus donnent au système de signification historique dont ils ont hérité et la mesure dans laquelle ils y participent activement ou le remettent en question (en œuvrant donc ou non pour le changement social et politique).

En psychologie politique, ce lien entre la politique et le langage a été étudié de manière plus explicite par le biais de la psychologie discursive de Jens. L'approche discursive, située dans le mouvement plus large de la construction sociale (par exemple, Berger & Luckmann, 1966 ; Gergen, 1985, 1994, 1999),

considère la conversation comme un mécanisme par lequel les individus créent la réalité et légitiment leurs positions dans celle-ci (par exemple, Edwards, 1997 ; Potter & Wetherell, 1987). Il existe au moins deux lignes distinctes de recherche empirique pertinentes pour la psychologie politique qui adoptent cette approche : (1) les études qui examinent la nature du discours politique et de la rhétorique, et (2) les études qui examinent les catégories sociales en tant que rhétoriquement construites.

Analyse du discours politique

La première ligne de recherche qui adopte une approche linguistique de la relation entre la politique et l'esprit examine le contenu de la rhétorique politique directement, typiquement dans le cadre de discours politiques (par exemple, Reicher & Hopkins, 1996) ou d'entretiens avec des officiels politiques (par exemple, Weltman & Billig, 2001). Dans ce domaine de recherche, l'accent est mis en grande partie sur la façon dont les dirigeants utilisent les histoires pour encadrer des questions politiques particulières et pour motiver l'adhésion à un programme politique particulier.

Trois études illustrent une approche narrative de l'analyse des discours des dirigeants politiques. Reicher et Hopkins (1996) ont analysé les discours prononcés par le Premier ministre britannique Margaret Thatcher et le leader du Parti travailliste Neil Kinnock devant leurs partis respectifs au sujet de la grève des mineurs de 1984-85. Leur analyse a révélé que Thatcher a dépeint la grève comme un conflit entre les principes démocratiques qui sous-tendent la « britannicité » et la menace terroriste posée par les leaders de la grève. En revanche, le discours de Kinnock décrivait la grève comme un conflit entre un large éventail de groupes de la société britannique et Thatcher elle-même. Chaque leader a dépeint la représentativité du groupe interne du parti comme étant aussi complète que possible et la représentativité du groupe externe comme étant aussi restreinte que possible (voir également Herrera et Reicher, 1998). En d'autres termes, Thatcher et Kinnock ont élaboré des récits concurrents afin d'obtenir un soutien pour leurs programmes et se sont appuyés sur le pouvoir de la langue pour construire un sens cognitif et idéologique particulier pour leur public.

Weltman et Billig (2001) ont analysé le discours idéologique lors d'entretiens avec 20 élus, des dirigeants politiques en Angleterre. Ils ont découvert que les leaders construisaient un discours qui cherchait à transcender l'idéologie de la « gauche » par rapport à la « droite », même s'ils maintenaient la distinction par leur affiliation à un parti politique particulier. Leur analyse de la rhétorique politique à une époque de changement social (avec la montée de la « troisième voie » en Angleterre) a révélé la manière dont les dirigeants politiques cherchent à se situer dans des discours plus larges en construisant des récits d'identité politique qui correspondent à ces scénarios changeants. Les leaders ont construit des récits de leur propre développement idéologique personnel qui correspondaient à la popularité perçue d'un contexte politique « postidéologique ». De cette façon, ils ont utilisé le langage pour se positionner dans un lieu de cohérence personnelle

et sociale orienté vers l'avantage politique.

Leudar, Marsland et Nekvapil (2004) ont analysé les discours de George W. Bush, Tony Blair et Oussama Ben Laden après les attentats du 11 septembre 2001. Ils ont affirmé que chaque personnage distinguait le « nous » du « eux » en construisant des récits distincts de l'intérieur et de l'extérieur du groupe. Alors que Bush et Blair ont fait des distinctions catégorielles basées sur des termes sociaux, politiques et moraux, Ben Laden l'a fait en termes religieux. Le 11 septembre a été qualifié d'attaque contre le « monde civilisé » et les « principes démocratiques » par Bush et Blair et de frappe contre les « ennemis de Dieu » par Ben Laden. Leudar et ses collègues (2004) ont affirmé que de telles catégorisations justifient les actions passées et futures. Ainsi, une réponse militaire contre Ben Laden pourrait être interprétée comme une action de défense non seulement des États-Unis, mais aussi du reste du « monde civilisé ».

Les études sur le discours des dirigeants politiques révèlent la manière dont les récits sont construits et présentés à la population pour servir des intérêts politiques. Bien que cette approche soit devenue de plus en plus populaire, l'analyse de la manière dont les récits des dirigeants politiques influencent la subjectivité individuelle n'a pas été étudiée. Il est nécessaire de relier empiriquement ces types d'analyses narratives au niveau de l'esprit individuel en interrogeant les *réponses* individuelles à ces récits. Néanmoins, ces études révèlent la manière dont les dirigeants politiques adoptent une position de construction sociale lorsqu'ils élaborent leur propre discours.

Les catégories sociales en tant que rhétorique

L'analyse historique de Foucault suggère que les catégories sociales non seulement construisent un sens de la subjectivité mais sont également liées aux conditions politiques et historiques d'une société (par exemple, Foucault, 1978). Bien qu'elle ne soit pas explicitement liée, cette idée fondamentale est pertinente pour la théorie de l'identité sociale qui met l'accent sur le statut et la signification relatifs des catégories sociales (par exemple, Tajfel, 1981 ; voir également Reicher & Hopkins, 2001a).

La recherche qui applique la notion de discours à la catégorisation sociale dans des contextes politiques peut être liée à ces paradigmes antérieurs de la psychologie sociale. Pourtant, à bien des égards, cette ligne de recherche est une réponse à l'approche plus statique de la catégorisation sociale et de l'identité sociale qui met l'accent sur les processus cognitifs « automatiques » (Billig, 1985, 1987, 2003). Ces études se concentrent sur la catégorisation sociale en tant que processus *rhétorique* ou narratif et sur la manière dont les catégories sociales que nous habitons sont construites de manière discursive.

Potter et Reicher (1987) ont analysé les constructions rhétoriques de la catégorie de la « communauté » dans les comptes rendus publics (par exemple, dans les journaux, à la radio et à la télévision) et individuels de troubles de la rue impliquant la police et des membres de la communauté à Bristol, en Angleterre,

en 1980. Ils ont constaté que les interprétations des perturbations et les solutions pour prévenir de futures perturbations dépendaient de l'inclusion de la police dans la catégorie sociale de la « communauté » ou de sa construction en tant que membre d'un groupe extérieur. La perception des événements politiques est donc intimement liée à la manière dont les frontières des groupes sont construites discursivement.

Inspiré par la notion rhétorique de construction identitaire de Billig (1987), Ullah (1990) a examiné les récits de jeunes Irlandais de deuxième génération en Angleterre pendant les troubles en Irlande du Nord. Il a démontré comment ce groupe unique de jeunes a négocié le conflit idéologique de leur statut identitaire par l'appropriation et la répudiation de certains discours plutôt que d'autres. Les jeunes alternaient entre l'identification à leur sentiment d'identité sociale irlandaise ou anglaise en fonction de leurs « objectifs argumentatifs dans leurs relations avec les autres » (p. 185). En d'autres termes, leur sentiment d'identité sociale dépendait de la façon dont ils s'identifiaient aux autres dans le contexte de l'interaction sociale, et les jeunes ont utilisé le langage pour alterner entre les identifications.

Herrera et Reicher (1998) ont étendu cette approche rhétorique de la catégorisation au-delà du niveau de la cognition individuelle dans leur étude des constructions de catégories parmi les répondants pro- et anti-guerre du Golfe. Ils ont constaté que la mémorisation d'images liées à la guerre était conforme aux constructions rhétoriques des positions politiques pro et anti-guerre. Les participants favorables à la guerre ont trouvé plus mémorables les images qui se conformaient à la construction de la guerre comme une guerre dans laquelle le monde civilisé a affronté la figure de Saddam Hussein (par exemple, des images de soldats alliés). Les participants anti-guerre, en revanche, ont trouvé que les images qui se conformaient à la construction de la guerre comme étant une guerre propagée par des intérêts spéciaux contre des intérêts humains communs (par exemple, des images de cadavres) étaient plus mémorables. Ce résultat illustre la base rhétorique des catégories sociales et leur influence sur la perception.

En somme, notre conception de la narration est ancrée dans la notion que le mode de pensée narratif est fondamental pour la cognition humaine (Bruner, 1990). En d'autres termes, nous donnons un sens au monde social en élaborant des récits narratifs de notre participation à ce monde. Ce processus cognitif est essentiel à notre capacité à comprendre le passé et à prévoir les événements sociaux futurs (Costabile & Klein, 2008). À la base de cette proposition se trouve une hypothèse fondamentale sur la relation entre le langage, la pensée et la réalité sociale - une hypothèse selon laquelle la signification des mots est à la fois relative et arbitraire, tout en servant un intérêt politique. La matière de la pensée est fabriquée par notre engagement dans le monde des significations - notre participation à un régime particulier de signification. En bref, la *façon dont* nous pensons et *ce que* nous pensons sont ancrés dans l'ensemble particulier de signes et de symboles saturés de sens dont nous héritons dans un contexte politique donné.

Les travaux empiriques que nous avons examinés dans cette section sont liés à cette hypothèse fondamentale par la priorité qu'ils accordent au concept de discours politique et de discours sur les catégories sociales. Ces travaux reconnaissent explicitement ou implicitement une approche constructionniste du langage et de la pensée, et les analyses fournies dans ces études éclairent la manière dont les dirigeants politiques utilisent des stratégies discursives pour faire avancer leurs agendas (par exemple, Reicher & Hopkins, 1996). Les études qui sondent la nature discursive des catégories sociales (par exemple, Ullah, 1990) commencent à franchir ce que nous considérons comme l'étape suivante dans l'établissement d'un lien entre la politique et l'esprit - une interrogation sur la manière dont les individus utilisent la narration pour créer un sentiment de personne et de signification sociale.

La politique et la personne : Cohérence et identité

L'un des débats les plus importants des années 1990, avec l'explosion du mouvement postmoderne dans les sciences sociales (p. ex., Kvale, 1992), portait sur la nature du soi et de l'identité personnelle. Gergen (1991) a postulé un « moi saturé » intrinsèquement fragmenté dans une ère de déstabilisation. Alors que le compte rendu de Giddens (1991) sur les conséquences psychologiques de la modernité tardive mettait également l'accent sur le problème de l'insécurité ontologique et de l'incertitude existentielle, il a fait valoir qu'il existe un besoin fondamental de créer un sens et une cohérence à partir du fouillis de la complexité sociale. Ainsi, Giddens (1991) cherche à lier l'agentivité et la structure de manière à prendre pleinement en compte l'intersubjectivité - un mouvement théorique important qui remet en question le perspectivisme radical de la théorie sociale postmoderne.

En acceptant l'argument fondamental de Gergen (1991) et de Giddens (1991) sur la nature de la vie sociale et politique contemporaine, nous pensons qu'une approche narrative est compatible avec l'interprétation de Giddens (1991) de la réponse individuelle à la fragmentation, à la menace et à la déstabilisation de l'identité (voir Hammack, 2008 ; Kinnvall, 2004). Bien que nous insistions sur le rôle de la narration dans la fourniture de cohérence, il est important de noter que les chercheurs en narration explorent de plus en plus les questions d'incohérence et de rupture dans les processus de création d'histoires (par exemple, Hydén & Brockmeier, 2008). Le *principe de cohérence personnelle* qui sous-tend notre vision du récit peut être relié à la notion d'identité personnelle de William James (1890).

James (1890) a défini l'identité personnelle comme « la conscience de la similitude personnelle » (p. 331). Dans son exposé, il partait du principe que la cognition humaine est fondamentalement caractérisée par le besoin de créer une cohérence, un ordre et un sentiment de continuité. Les hypothèses de James sur la manière dont l'identité personnelle fournit un sentiment psychologique essentiel de continuité dans le temps et l'espace par le biais du mécanisme de la cognition sous-tendent l'approche narrative de l'identité en psychologie sociale

et de la personnalité (par exemple, Hammack, 2008 ; McAdams, 1996). Dans le contexte de la complexité sociale et politique à l'ère de la mondialisation, ce processus devient de plus en plus intentionnel mais non moins omniprésent ou psychologiquement essentiel (Giddens, 1991 ; Hammack, 2008 ; McAdams, 1996, 1997).

Bien avant ces débats sur la postmodernité et l'identité, cependant, Erik Erikson a adopté cette vision jamesienne de l'identité personnelle et l'a étendue pour inclure une analyse complète du contexte social et politique. Tout en continuant à mettre l'accent sur l'apprentissage par cœur d'un sentiment d'identité personnelle, Erikson (1959) a étendu la définition de l'identité de James pour inclure de manière importante « le maintien d'une *solidarité* intérieure avec les idéaux et l'identité d'un groupe » (p. 109, italiques dans l'original). L'analyse par Erikson de l'histoire de la vie de personnages historiquement et politiquement importants, tels que Martin Luther (Erikson, 1958) et Gandhi (Erikson, 1969), a révélé la manière dont des circonstances politiques particulières se heurtent à l'expérience individuelle pour produire un changement social majeur. Il a illustré la façon dont les individus sont motivés à suivre des voies particulières d'action politique en raison d'un besoin de sens à travers l'identité, en termes de psychologie individuelle et sociale (c'est-à-dire le besoin de cohérence de la personne et d'un sens de la solidarité collective).

Les perspectives de James et d'Erikson restent bien vivantes parmi les chercheurs qui étudient l'*identité narrative*. Une ligne clé d'étude empirique liée à la psychologie politique dans laquelle ce domaine de recherche s'est épanoui a été la relation entre l'identité nationale et l'identité personnelle. L'accent est mis sur la manière dont les individus construisent des récits d'identité *personnelle* qui reflètent étroitement les grandes histoires *nationales*, procurant ainsi un sentiment de cohérence personnelle et de solidarité de groupe.

Cette ligne de recherche sur les personnes et l'identité nationale est conceptuellement similaire aux travaux sur la mémoire collective. Mais ce qui est le plus intéressant dans ce travail, c'est la façon dont le discours de personne (par exemple, Hammack, 2011) ou le discours dans l'interaction (par exemple, Greenwalt, 2009) reflète les récits nationaux de l'histoire et de l'identité pour fournir un sentiment de cohérence personnelle. En d'autres termes, les chercheurs s'intéressent à la manière dont les éléments de l'histoire *nationale* ou collective s'intègrent aux récits de la *personne* que les individus construisent pour atteindre un sentiment d'identité personnelle. Cette approche contraste avec les études sur la mémoire collective, dont l'objectif commun est de sonder les interprétations individuelles des événements historiques et d'examiner ces interprétations en relation avec le discours de l'État (par exemple, Wertsch, 2002, 2008b). Une grande partie de l'accent théorique de ce travail découle de l'idée que les nations représentent des « communautés imaginées » (Anderson, 1983) qui ont émergé lors de la transition de l'impérialisme comme mode dominant d'organisation sociale et politique à la fin du XIXe siècle (Hobsbawm, 1990). Afin de créer un sentiment d'objectif et de signification collectifs, des scénarios d'identité nationale ont été

construits, s'ancrant souvent dans un lien historique beaucoup plus long avec un passé lointain (Suny, 2001). Les psychologues sociaux sont de plus en plus nombreux à affirmer que l'identité nationale représente un indice hautement saillant de la catégorisation sociale (par exemple, David & Bar-Tal, 2009 ; Reicher & Hopkins, 2001b), ce qui entraîne de nombreuses implications pour les processus psychologiques.

Un exemple récent de cette approche est illustré dans le travail de Hammack (2009, 2010a, 2011) avec des jeunes israéliens et palestiniens. En examinant les récits personnels des jeunes, il a révélé les façons dont la forme, le contenu thématique et le cadre idéologique des récits personnels reflètent étroitement les scénarios nationaux. Par exemple, son analyse des récits juifs israéliens a révélé la manière dont les jeunes contemporains racontent des histoires de vie rédemptrices qui s'approprient l'histoire collective de la rédemption nationale à partir de la tragédie de la diaspora et de l'Holocauste (Hammack, 2009). En revanche, les récits de vie palestiniens prennent une forme tragique qui s'approprie le récit national de la perte collective et de l'échec continu à obtenir l'indépendance (Hammack, 2010a ; voir aussi Witteborn, 2007). Les citoyens palestiniens d'Israël racontent des histoires de vie qui révèlent la complexité de leurs identités « à traits d'union » (Hammack, 2010c). Les jeunes Israéliens et Palestiniens font donc appel aux récits nationaux pour construire une cohérence au milieu d'un conflit inextricable.

Byrne (2007) a révélé comment la narration de ce que cela signifie d'être « anglais » était employée comme moyen de narration du soi chez les femmes blanches de la classe moyenne en Grande-Bretagne. Construisant l'identité nationale anglaise selon des critères de genre, de race et de classe, les participantes ont intégré ce que cela signifiait d'être anglais dans des formes de vie, des histoires de personnages et des routines quotidiennes. Grâce à leur engagement dans ce que signifie être « anglais », les participantes ont pu construire une identité collective cohérente au sein d'une société britannique multiculturelle.

Comme l'affirment Reicher et Hopkins (2001b), la nation est la forme prédominante d'organisation sociale dans la mesure où elle est considérée comme un fait naturel plutôt que comme un fait social. Les études qui utilisent le récit pour examiner la relation entre l'identité nationale et l'identité personnelle illustrent ce point en révélant la manière dont les individus utilisent le langage pour se situer dans un contexte discursif plus large. Cette recherche suggère que les individus s'approprient les discours de l'État-nation lorsqu'ils s'efforcent de donner un sens et une cohérence à une réalité sociale et politique complexe. Le travail empirique dans ce domaine commence seulement à émerger. Nous suggérons que l'émergence de cette ligne de recherche est révélatrice du type d'analyse multi-niveaux qu'une approche narrative peut engendrer. Dans toutes ces études, une analyse du discours à la fois au niveau individuel et au niveau national-culturel est entreprise.

En résumé, nous suggérons qu'une hypothèse clé de l'approche narrative est que les individus utilisent la narration pour créer un sentiment de cohérence person-

nelle. En racontant des histoires sur des événements vécus ou imaginés collectivement (Anderson, 1983), les individus répondent à la menace de l'incertitude et de la fragmentation de l'identité (Giddens, 1991 ; Hammack, 2008 ; Kinnvall, 2004). Pour les psychologues politiques, le travail empirique émergeant sur la relation entre personne et identité nationale offre un exemple de l'utilisation d'une approche narrative en action. La politique est liée à la personne par le biais du processus d'engagement avec les récits sur la nation et son passé imaginé - un processus qui est révélé dans les analyses des histoires de vie individuelles (par exemple, Hammack, 2011) et l'utilisation du discours dans l'interaction (par exemple, Greenwalt, 2009).

Le sens de la solidarité : Mémoire et représentation

La recherche reliant la personne et la politique par le biais de la narration révèle la manière dont les individus s'efforcent de créer une cohérence à partir de la complexité discursive. Cette cohérence ne se produit pas au sein d'un individu autonome. Au contraire, l'esprit est intégré dans une écologie sociale du discours, et la cohérence fournie par la narration est une *cohérence sociale*. En d'autres termes, le sens fourni par la narration répond à un besoin humain fondamental de solidarité collective - un besoin non seulement de se voir comme étant largement « le même » d'un jour à l'autre (James, 1890) mais aussi de se voir engagé dans un processus cognitif qui est le *même que celui des autres* dans un temps et un lieu particuliers.

Cette idée peut être reliée à l'accent mis par Durkheim (1893/1984) sur la « conscience collective » : « L'ensemble des croyances et des sentiments communs aux membres moyens d'une société forme un système déterminé ayant une vie propre. On peut l'appeler la conscience collective ou commune » (pp. 38-39). Il existe donc un besoin de continuité de l'esprit non seulement au sein d'un même individu au fil du temps mais aussi *entre les esprits* à un même moment dans le temps et l'espace. Nous suggérons que ce principe de *sens solidaire* est fondamental pour une approche narrative en psychologie politique.

Mémoire collective

Une prémisse fondamentale de notre approche est que les récits opèrent non seulement au niveau de la psychologie individuelle mais aussi au niveau collectif (Bar-Tal, 2000 ; Hammack, 2008). Tout comme le récit de l'identité de la personne fournit un sentiment de continuité, les récits collectifs avec lesquels nous nous engageons fournissent un sens au groupe. Cette signification découle d'un engagement direct avec les histoires qui véhiculent la mémoire collective - des histoires sur les moments historiques de l'existence d'un groupe.

L'énoncé théorique le plus ancien sur la mémoire collective a probablement été proposé par Maurice Halbwachs. Fortement influencé par la thèse de Durkheim selon laquelle l'unité d'analyse individuelle était moins importante que l'unité sociale ou collective, Halbwachs (1992) a soutenu qu'« aucune mémoire n'est

possible en dehors des cadres utilisés par les personnes vivant en société pour déterminer et retrouver leurs souvenirs » (p. 43) et « au moment de reproduire le passé, notre imagination reste sous l'influence du milieu social actuel » (p. 49). Ainsi, pour Halbwachs, une analyse du contexte social de la mémoire collective est essentielle, y compris sa pertinence pour les besoins collectifs du présent. À une époque où le fonctionnement de la mémoire était principalement interprété à travers le sens des désirs et des pulsions psychologiques individuels (par exemple, Freud, 1899/1955), Halbwachs a radicalement déplacé le sens de l'individu vers la base sociale de la mémoire.

Bien que Halbwachs ait fourni la légitimité initiale de cette ligne d'études, sa focalisation sur le groupe comme unité d'analyse inhibe le type de travail intégratif sur la mémoire narrative et collective le plus pertinent pour la psychologie politique. Ainsi, la plupart des travaux empiriques dans ce domaine reconnaissent la contribution de Halbwachs mais font appel à d'autres cadres théoriques pour examiner la relation entre la mémoire individuelle et la mémoire sociale (pour une revue, voir Hirst & Manier, 2008 ; Wertsch & Roediger, 2008).

L'un des domaines les plus prolifiques de l'étude narrative reliant les phénomènes psychologiques et politiques est conçu avec la façon dont les histoires servent à construire l'identité collective par la transmission de la mémoire collective et la création de mythes qui soutiennent cette mémoire (par exemple, Bar-Tal, 2007 ; David & Bar-Tal, 2009 ; Hammack, 2008). Dans ce cadre, les récits représentent l'institutionnalisation de la mémoire sociale dans une histoire cohérente qui soit maintient le statu quo politique, soit fournit une légitimité pour la résistance (par exemple, Fivush, 2010). Ainsi, par exemple, le récit de la victimisation des Juifs dans l'Holocauste légitime la poursuite de l'occupation militaire du territoire palestinien (Bar-On & Sarsar, 2004) et influence les croyances sur la sécurité considérées comme centrales dans la psychologie nationale israélienne (Bar-Tal, 1998b, 2000). À un niveau plus matériel, l'analyse de Brockmeier (2002) du mémorial des livres nazis à Berlin révèle la manière dont un site physique représente un texte de la mémoire sociale. Là encore, cependant, un point central de l'analyse souvent négligé par les chercheurs en sciences sociales est l'*engagement individuel* dans ces histoires plus vastes.

Cole (2003) a suggéré que ce qui manque souvent dans de telles approches de la narration et de la mémoire, c'est une conception de l'agentivité ou un compte rendu de la manière et des raisons pour lesquelles les individus s'approprient la mémoire sociale. Dans son étude des souvenirs de la rébellion anticoloniale malgache de 1947 à Madagascar, elle soutient que l'appropriation par les individus de récits particuliers du passé collectif peut être interprétée en fonction des besoins sociaux et politiques du présent. Mais ces besoins ne s'appliquent en aucun cas à tous les membres d'une entité nationale. Ils varient plutôt en fonction des « projets moraux » particuliers (Taylor, 1989) qui façonnent les conceptions des participants culturels - « les visions locales de ce qui fait une communauté bonne et juste » (p. 99). Ainsi, Cole (2003) a découvert que les distinctions de la mémoire collective de la rébellion basées sur le contexte local du

concept politique expliquent pourquoi certains récits sont adoptés par certains individus et pas d'autres. Ce contexte local est défini à la fois par le lieu (p. ex., urbain ou rural) et le temps (c.-à-d., génération-cohorte). Cole a constaté que la situation historique, matérielle et politique des individus explique les différences dans l'appropriation des récits.

Les études de Wertsch (2002, 2008a, 2008b) sur la mémoire collective dans la Russie post-soviétique ont examiné la relation entre les récits officiels de l'État et les récits individuels. En utilisant la notion de Bakhtine (1984) de voix multiples dans un récit, il a illustré comment les adultes qui ont vécu sous le régime soviétique pendant la majeure partie de leur vie ont construit des récits de la Seconde Guerre mondiale qui s'approprient étroitement la voix de l'État (Wertsch, 2008b). En revanche, les récits des jeunes ont révélé un engagement avec ces récits d'État qui est plus influencé localement et moins imprégné de la voix de l'État. Néanmoins, Wertsch (2008b) a soutenu qu'un « modèle narratif schématique » qui positionnait la guerre en termes d'« expulsion des ennemis étrangers » était commun aux deux générations qu'il a interrogées, suggérant ainsi une appropriation sous-jacente commune d'un récit principal de la guerre.

Comme le révèlent les travaux de Cole (2003) et de Wertsch (2008a, 2008b), la mémoire collective est essentielle à la politique de construction de la nation (voir également Muro, 2009). L'enseignement de l'histoire joue un rôle majeur dans la formation de l'identité nationale (Korostelina, 2008). Ainsi, une ligne de recherche en expansion examine les sites institutionnels où les individus s'engagent avec des textes spécifiques de la mémoire collective dans le contexte du système éducatif, en particulier dans des contextes de conflit (par exemple, Bekerman, Zembylas, & McG'ynn, 2009). Bar-Tal (1998a) a constaté que les manuels d'histoire israéliens se concentrent sur la victimisation, l'unité et la sécurité des Juifs, tout en donnant une image positive des Israéliens juifs et une image négative des Arabes. Bien que renforçant l'identité juive israélienne en plein conflit, ces récits peuvent en fait contribuer à perpétuer le conflit (voir Podeh, 2002).

Des efforts ont été faits pour rapprocher les récits historiques juifs israéliens et palestiniens du conflit et pour construire un manuel qui légitime les deux. Adwan et Bar-On (2004) ont décrit les efforts des enseignants juifs israéliens et palestiniens pour créer un manuel d'histoire commun au milieu de la seconde Intifada. Ce manuel intègre les récits juifs israéliens et palestiniens de la Déclaration Balfour, de 1948 et de la première Intifada palestinienne. L'élaboration du manuel reflète une compréhension du rôle des textes de mémoire dans les situations de conflit, ainsi que leur rôle potentiel dans l'amélioration du conflit.

Zembylas et Bekerman (2008) ont intégré une approche de la mémoire collective et de l'État-nation à une analyse des défis politiques dans leur étude des « mémoires dangereuses » dans les programmes d'histoire de Chypre et d'Israël. Ils définissent les « souvenirs dangereux » comme « les souvenirs qui perturbent le statu quo, c'est-à-dire la culture hégémonique de renforcement et de perpétuation des identités existantes basées sur le groupe » (p. 125). Ils suggèrent

que de tels souvenirs peuvent donner aux élèves l'occasion d'interroger de manière critique les hypothèses sur les versions « fixes » ou « essentialisées » de l'histoire et de l'identité. Bekerman et ses collègues (2009) suggèrent que les notions d'identité essentialisées sont particulièrement courantes sur les sites de conflits politiques insolubles et particulièrement problématiques pour la résolution des conflits. Par le biais d'une analyse ethnographique de l'intégration de souvenirs dangereux dans les programmes d'histoire en Israël et à Chypre, Zembylas et Bekerman (2008) ont suggéré qu'il existe des ouvertures claires pour la reconnaissance des traumatismes collectifs passés d'une manière qui remet en question l'utilisation de ces récits de traumatismes pour maintenir des relations hégémoniques entre les groupes. Ainsi, l'éducation offre un site de résistance et de reconfiguration des récits parrainés par l'État qui maintiennent un statu quo grâce à sa capacité à problématiser les versions officielles de la mémoire.

Comme le suggère la recherche sur le rôle des récits historiques dans le matériel pédagogique en Israël, les histoires de la mémoire collective servent des intérêts politiques particuliers pour la construction et le maintien de l'identité, ainsi que pour établir des différenciations claires entre les catégories sociales (par exemple, « juif » contre « arabe » ; voir Bar-Tal, 1996). Au moins deux autres efforts empiriques visant à examiner ce processus dans d'autres contextes nationaux méritent d'être examinés. Premièrement, Carretero et ses collègues (2002) ont comparé les récits de 1492 dans les manuels scolaires espagnols et mexicains. Ils ont constaté d'importantes distinctions entre ces récits, selon que les événements étaient décrits comme une « découverte » (dans les manuels espagnols) ou une « rencontre » (dans les manuels mexicains), et ils ont fait valoir que ces récits officiels de l'histoire sont liés aux concepts actuels de l'identité nationale. Une autre étude importante dans ce domaine est l'analyse de Buckley-Zistel (2009) sur l'enseignement de l'histoire après le génocide rwandais. Elle a analysé le discours gouvernemental actuel sur l'enseignement de l'histoire pour soutenir que l'État cherche à écrire un nouveau récit de « l'histoire ethnique » pour transcender les divisions passées. Un élément clé de ce récit est l'idée que l'ethnicité n'est apparue comme une catégorie saillante au Rwanda qu'avec la rencontre coloniale. Il y a donc une tentative actuelle d'institutionnalisation de l'ethnicité collective.

La mémoire par l'enseignement de l'histoire, en utilisant la narration pour atteindre des objectifs politiques d'unification

Les recherches suggèrent toutefois que les élèves ne sont pas simplement des récepteurs passifs de la mémoire officielle véhiculée par les manuels d'histoire. Par exemple, Goldberg, Porat et Schwarz (2006) ont constaté que les récits des élèves sur la « Grande Aliyah » (c'est-à-dire l'immigration massive) en Israël dans les années 1950 divergeaient considérablement des comptes rendus officiels de l'événement. Les récits des étudiants décrivaient la politique d'immigration assimilationniste de l'époque comme oppressive et problématique, contrairement

au récit officiel qui présentait l'absorption des immigrants comme un acte rédempteur et altruiste de l'État israélien.

Porat (2004) a examiné l'engagement de la mémoire collective par le biais de la narration chez des élèves juifs israéliens de l'enseignement secondaire. Les élèves ont fourni un récit d'un événement violent survenu en 1920 entre Juifs et Arabes et ont ensuite été exposés au récit historique israélien officiel de l'événement dans un manuel scolaire. Un an plus tard, ils ont fourni un autre récit de l'événement. Les récits de l'événement ont été influencés par la communauté particulière d'Israël dont les élèves étaient issus (c'est-à-dire laïque ou religieuse). En d'autres termes, les récits fournis par les jeunes au fil du temps dépendaient fortement de la mémoire sociale particulière à laquelle ils étaient exposés dans leur vie quotidienne, ainsi que de l'humeur politique actuelle dans le pays.

L'étude de Porat (2004) montre que les jeunes ne sont pas des récepteurs passifs de la mémoire collective. Au contraire, leur engagement dans les récits historiques est complexe et non uniforme. Cette étude, comme celle de Cole (2003) à Madagascar, ne suppose pas une relation linéaire entre l'identité nationale et le processus d'engagement narratif. Elle révèle plutôt la manière dont la mémoire collective se trouve toujours dans un lieu fragile d'appropriation et de répudiation.

Bien que les travaux sur la narration et la mémoire collective aient principalement porté sur la construction de l'identité nationale, les chercheurs ont commencé à s'intéresser au rôle de la narration dans la construction d'autres formes de subjectivité. Rivkin-Fish (2009) a examiné le rôle de la mémoire dans la construction de la subjectivité de classe en Russie. Elle a démontré comment les Russes contemporains de la classe moyenne utilisent les récits du passé soviétique pour légitimer les inégalités émergentes dans l'ère post-soviétique, illustrant ainsi comment les récits historiques peuvent être liés aux intérêts économiques. Kuroiwa et Verkuyten (2008) ont illustré comment les dirigeants et les membres d'un groupe luttant pour l'autonomie politique à la frontière de la Thaïlande et de la Birmanie utilisent la narration pour tenter de construire une identité ethnique commune, cherchant ainsi à encadrer leur mouvement politique dans un discours d'ethno-nationalisme.

En somme, notre conception de la narration est ancrée dans la notion que le processus de narration est intrinsèquement *social* et répond à un besoin fondamental de signification collective. La ligne de recherche la plus prolifique faisant appel à ce principe se concentre sur l'étude de la mémoire collective, incarnée dans les récits générés par les individus sur les événements historiques (par exemple, Cole, 2003) et dans les documents officiels qui cherchent à inculquer un récit historique particulier (par exemple, les manuels scolaires ; Carretero et al., 2002). Alors que les études révèlent la manière dont les individus sont soumis à des récits particuliers qui servent des intérêts politiques, un consensus émerge parmi les travaux empiriques dans ce domaine sur la mémoire collective en tant que processus social. En d'autres termes, les études qui relient les niveaux d'analyse révèlent un processus d'engagement dynamique avec les récits

de la mémoire collective, par opposition à un compte rendu statique et linéaire de la relation entre la mémoire sociale et la subjectivité individuelle. Ainsi, les sujets politiques sont considérés comme des créateurs de sens sociaux actifs dont l'appropriation de certains récits plutôt que d'autres permet de comprendre la trajectoire politique d'une société.

Représentations sociales

Une deuxième ligne de travail théorique et empirique qui parle du rôle de la narration dans la fourniture de la signification collective se concentre sur les *représentations sociales*. Selon Moscovici (1988), les représentations sociales « concernent le contenu de la pensée quotidienne et le stock d'idées qui donne à l'individu un sentiment d'appartenance à la société et de cohérence avec les croyances religieuses, les idées politiques et les liens que nous créons aussi spontanément que nous respirons » (p. 214). En tant que telles, les représentations sociales fournissent aux individus un moyen de donner un sens aux phénomènes socialement significatifs (Howarth, 2006).

De plus, les représentations sociales impliquent l'élaboration d'un objet social par la communauté dans le but de se comporter et de communiquer (Moscovici, 1963) et existent donc à la fois « dans le monde » et dans la psyché individuelle (Moscovici, 1988). Ainsi, les représentations sociales fournissent un cadre conceptuel pour comprendre le lien qui existe entre l'individu et le social (Howarth, 2006 ; Moscovici, 1989). Comme l'approche narrative que nous préconisons, la théorie des représentations sociales met l'accent sur les processus de construction du sens et sur le lien fondamental entre le contexte et l'esprit.

Selon Liu et Hilton (2005), les représentations sociales de l'histoire jouent un rôle crucial dans le développement de l'identité du groupe. Au niveau national, les représentations sociales de l'histoire sont tissées dans une forme temporelle et servent de récits qui informent les membres sur qui ils sont, d'où ils viennent et où ils vont. Les représentations sociales de l'histoire agissent comme une « réserve symbolique » dans laquelle on peut puiser en fonction de leur pertinence par rapport aux besoins actuels (Liu & Atsumi, 2008 ; Liu & Hilton, 2005). Les récits de l'histoire peuvent donc être utilisés pour renforcer et/ou positionner les identités nationales et ethniques par rapport aux autres.

En termes de renforcement des identités, Hong, Wong et Liu (2001) ont constaté que les récits historiques de guerre, qu'ils impliquent ou non le groupe auquel on appartient, peuvent renforcer l'identité ethnique.

On a présenté à des étudiants chinois de premier cycle un diaporama sur la guerre sino-japonaise ou sur la participation des soldats néo-zélandais à la Seconde Guerre mondiale. Le diaporama était accompagné de récits enregistrés décrivant chaque guerre ou, dans la condition de contrôle, l'esthétique des images présentées. L'exposition aux récits de guerre a généré beaucoup plus de pensées sur les groupes ethniques et a conduit les participants à attribuer plus d'importance à leur identité ethnique chinoise, que les images représentent la

guerre sino-japonaise ou les soldats néo-zélandais. Les récits historiques contenant des représentations sociales de la guerre semblent donc servir de moyen pour renforcer l'identification ethnique en général (Hong et al., 2001).

En termes de positionnement des identités, Sibley, Liu, Duckitt et Khan (2008) ont étudié le rôle des récits historiques dans la légitimation des inégalités sociales en Nouvelle-Zélande. Parmi les Néo-Zélandais d'origine européenne, ils ont constaté que l'adoption de récits niant la pertinence et/ou la légitimité des injustices historiques était corrélée à l'opposition aux politiques sociales biculturelles pour les Maoris indigènes. En outre, après avoir manipulé expérimentalement l'exposition au type de récit, ils ont constaté que la présentation d'un récit niant les injustices diminuait le soutien aux politiques biculturelles spécifiques aux ressources parmi les participants votant pour le libéralisme. Ainsi, les récits qui nient les injustices passées peuvent servir de mythe de légitimation (Sidanius & Pratto, 1999) pour les différences de statut entre les groupes.

Les représentations sociales de l'histoire peuvent également être utilisées pour construire des récits qui semblent réconcilier les injustices du passé. Tileaga (2009) a analysé un rapport commandé par le gouvernement roumain qui condamnait la période communiste du pays. Il a fait valoir que l'intention du rapport de « se réconcilier » avec le passé était centrée sur la construction d'une représentation sociale particulière de la période communiste de la Roumanie. Cette représentation identifie le passé communiste comme une question d'intérêt public, dépeint le communisme comme une catégorie délimitée associée à la criminalité et à la violence, et situe le communisme comme quelque chose qui s'est produit dans le passé. Grâce à cette représentation, la condamnation de l'histoire communiste de la Roumanie est devenue une caractéristique de la constitution actuelle de l'identité nationale roumaine. Comme l'illustre l'étude de Tileagă (2009), les représentations sociales de l'histoire jouent un rôle crucial dans les projets politiques des nations qui tentent de réconcilier leur passé.

En résumé, dans cette section, nous avons suggéré que les individus s'engagent dans des formes collectives de signification à travers des textes de mémoire collective et des représentations sociales de l'histoire. Nous suggérons que le concept de narration relie de manière importante ces lignes disjointes de travail théorique et empirique et fournit un vocabulaire conceptuel qui offre une plus grande spécificité à la recherche empirique. Bon nombre des études examinées dans cette section incarnent un changement important dans les approches interdisciplinaires de la narration. Elles adoptent intrinsèquement une approche à plusieurs niveaux dans laquelle le discours politique est cartographié dans les textes officiels de la mémoire, tels que les récits historiques de l'État, et lié à une analyse de l'engagement individuel avec ces textes (par exemple, Cole, 2003 ; Porat, 2004). De telles études ne présument pas d'une relation linéaire entre les récits maîtres et personne des événements historiques et, en fait, interrogent la variabilité de l'approche des récits maîtres. Elles cherchent à transcender le clivage entre structure et agentivité en concevant les individus comme des acteurs politiques dont les motivations à reproduire ou à répudier diverses versions de

la mémoire sociale doivent être sondées. Et comme le révèlent nombre de ces études, une telle approche de la recherche narrative va au-delà de la simple description pour ouvrir une fenêtre sur des possibilités de transformation politique, comme la pédagogie critique autour de l'histoire (Zembylas & Bekerman, 2008). Dans la section suivante, nous examinons le lien explicite entre la narration et la pratique sociale.

De l'esprit à l'action : Pratique sociale, émotion et narration

Jusqu'à présent, notre compte rendu intégratif de la narration a mis l'accent sur le *quoi* de la narration - son contenu et sa manifestation au niveau individuel et collectif. Cet accent privilégie d'une certaine manière la primauté de la cognition. Mais notre conception est ancrée dans une approche constructionniste de l'esprit et de la société. Les récits ne doivent donc pas être considérés simplement comme des processus ou des produits de la cognition, mais plutôt simultanément comme l'*activité médiatisée* de la pratique sociale elle-même.

Nous passons maintenant du *quoi* de la narration à son *comment*. Plus précisément, comment la narration en tant que pratique évoque-t-elle les possibilités de transformation politique ? Comment les récits motivent-ils des formes particulières de pratiques sociales, et comment les récits sont-ils appelés à légitimer l'action politique ?

Le quatrième principe clé que nous préconisons pour une approche narrative en psychologie politique postule que c'est à travers une *activité médiatisée*, ou une *pratique sociale*, que nos processus mentaux se produisent. Notre engagement avec le monde matériel et sa structure sociale reçue est médiatisé par le prisme de la narration. Ici encore, nous faisons le lien avec la théorie pionnière de Vygotsky (1978), qui a soutenu, après Marx, que la conscience est façonnée par les outils que nous utilisons lorsque nous nous engageons dans le monde matériel (voir également Wertsch, 1991, 1998). Le langage représente l'un de ces outils, et la narration représente une organisation du langage pour transmettre un sens particulier (Bruner, 1990). Mais en étendant cette vision au-delà de la cognition, nous suggérons que c'est dans la relation entre l'*affect* et la *cognition* que la base motivationnelle des histoires peut être identifiée. L'incarnation des récits dans des formes particulières de pratique est donc saturée d'émotion, et nous suggérons un rôle primaire pour l'émotion dans le processus d'engagement narratif.

Dans cette vision de la relation entre la pensée, le sentiment et l'action, l'esprit est produit dans l'acte social (Mead, 1934). En d'autres termes, la *pensée*, le *sentiment* et l'*action* sont inextricablement réciproques. Ce qui nous préoccupe, cependant, c'est la manière dont des formes particulières d'activité sociale imposent des formes de création d'histoires. Pour être plus concret, comment des processus politiques particuliers, comme des événements politiques majeurs ou des changements sociaux, font-ils appel à des formes de narration pour créer une

sorte d'intelligibilité de la pratique sociale médiatisée ? Comment les ruptures politiques deviennent-elles sensibles à travers les tentatives d'intelligibilité narrative, que ce soit entre individus ou entre leaders politiques ? Et, à l'inverse, comment la narration peut-elle être utilisée à des fins de transformation politique dans le cadre d'un statu quo injuste ? Enfin, quel rôle l'émotion joue-t-elle dans ces processus ?

Au moins quatre lignes de recherche empirique sur le récit commencent à faire la lumière sur les propriétés de médiation - et les possibilités de transformation - du récit. L'un de ces axes de recherche révèle que le récit est un outil de construction de sens dans le contexte de changements sociaux et politiques majeurs. Une deuxième ligne de recherche se concentre sur la narration dans le processus de réconciliation politique. Dans le troisième axe de recherche, le pouvoir transformateur du récit est révélé dans des études qui illustrent la position des individus et des groupes subordonnés ou subalternes. Enfin, l'accent mis sur le rôle des émotions dans les processus politiques révèle un mécanisme de motivation essentiel dans le processus d'engagement narratif.

Les récits du changement politique et social

Une fenêtre clé sur la nature médiatrice de la narration existe dans les études sur la façon dont les ruptures sociales et politiques sont racontées. Un domaine d'étude s'est concentré sur l'utilisation de la mémoire sociale pour la protestation et la résistance au sein d'un ordre politique particulier (pour un examen, voir Meyer, 2006 ; Polletta, 1998a). Les études dans ce domaine ont examiné comment les leaders des mouvements sociaux tentent de construire une mémoire collective par le biais de la narration pour la mobilisation. Par exemple, Covin (1997) a illustré comment le Mouvement pour la Conscience Noire au Brésil a utilisé la narration et la mémoire sociale pour motiver les individus à travailler contre le statu quo. Polletta (1998b) a révélé comment un récit des activités de sit-in des étudiants dans les années 1960 est devenu une force d'identité collective et de mobilisation.

Le travail le plus significatif sur la narration et le changement social/historique au sein de la psychologie politique a été mené par Molly Andrews. Son étude des activistes sociaux britanniques a examiné leur engagement de toute une vie pour le changement politique à travers une analyse des récits de personnes (Andrews, 1991). En interrogeant de manière critique les conceptions occidentales de l'identité, du vieillissement et du parcours de vie, elle a montré comment les militants sociaux conservent un sens aigu de leur mission grâce à leurs interprétations des changements sociaux et politiques qu'ils ont cherché à réaliser. Elle a étendu cette approche générale reliant l'identité narrative et le changement politique à une analyse des Allemands de l'Est après la chute du mur de Berlin (Andrews, 1997, 1998). Cette ligne de recherche clé sur les interrelations de la personne et de la politique à travers le récit a culminé dans le livre d'Andrews en 2007, *Shaping History : Narratives of Political Change*, dans lequel elle a passé en revue les études menées en Angleterre et en Allemagne de l'Est, ainsi

que deux autres projets clés : l'un sur la narration, l'autre sur l'histoire et la politique.

Andrews s'intéresse à la façon dont les sujets politiques utilisent les récits pour créer des interprétations historiques qui, conformément aux comptes rendus théoriques de la psychologie sociale et de la personnalité, créent un sens et une signification pour les individus (p. ex. dans toutes ces études, Andrews se concentre sur la façon dont les sujets politiques utilisent la narration pour créer des interprétations historiques qui, conformément aux comptes théoriques de la psychologie sociale et de la personnalité, créent un sens et un objectif pour les individus (par exemple, McAdams, 1997). Cependant, son analyse va au-delà de la cohérence de la personne en illustrant la manière dont les récits de la personne sont liés à la pratique sociale, révélant l'union de la pensée et de l'action à travers le récit.

Au moins trois autres projets illustrent l'utilisation de la narration pour étudier le changement politique. Charlick-Paley et Sylvan (2000) ont appliqué l'approche de Pennington et Hastie (1986) sur la construction de récits dans la prise de décision à une analyse des récits d'anciens officiers militaires soviétiques et français sur la perte de l'Europe de l'Est et de l'Indochine, respectivement. En s'appuyant sur les récits de ces officiers et sur les récits médiatiques correspondants, ils ont suggéré que le personnel militaire formulait de nouvelles histoires pour s'adapter à des contextes politiques changeants - des histoires qui justifient le changement de statut. En d'autres termes, les officiers militaires en sont venus à intégrer le récit de l'État sur la nécessité d'abandonner ces territoires dans l'intérêt national général, malgré le fait que la plupart des officiers militaires étaient auparavant fortement opposés au retrait de ces territoires. Cette étude illustre la manière dont les agents du pouvoir étatique utilisent le récit pour justifier leurs propres changements de position vis-à-vis des questions politiques.

L'étude de Daiute et Tumiski (2005) sur les récits des jeunes dans la Croatie d'après-guerre a révélé comment les individus s'engagent dans des histoires de changement politique de manière à servir leur intérêt social et psychologique momentané. Contrairement à la génération précédente de Serbes et de Croates, les jeunes de cette étude ont raconté la similarité et l'harmonie entre les groupes, en contraste direct avec la polarisation identitaire de la guerre. Bien qu'ils reconnaissent l'héritage émotionnel et matériel de la guerre chez les adultes, les récits de ces jeunes suggèrent une orientation future des relations intergroupes qui met l'accent sur l'égalité et la solidarité collective.

Brockmeier (2008) a illustré la difficulté pour les témoins oculaires de la tragédie du 11 septembre à New York de trouver les mots pour raconter le sens de leur expérience. Leurs récits ont révélé l'expérience d'un moment « exceptionnel » faisant référence à un sentiment collectif de sécurité et de certitude. En d'autres termes, leurs récits reflétaient la rupture historique du 11 septembre - sa discontinuité avec leurs conceptions politiques et culturelles du présent et de l'avenir. Brockmeier (2008) a examiné l'utilisation de dispositifs linguistiques tels que la

métaphore pour interpréter le traumatisme du 11 septembre, suggérant que le traumatisme peut créer une « rupture de la narrativité » (p. 34) par l'écart de représentation entre l'expérience et le langage.

Les études qui se concentrent sur la narration du changement social et politique sont intrinsèquement multi-niveaux dans leur conception de la manière dont les sujets politiques donnent un sens au changement. Dans certains cas, l'accent de l'analyse est mis sur leur propre participation au changement social (par exemple, Andrews, 1991). Dans d'autres cas, les études s'intéressent davantage à la manière dont les individus réagissent et reflètent des scénarios changeants sur la politique et les relations intergroupes (par exemple, Daiute & Tumiski, 2005) ou des événements politiquement traumatisants (par exemple, Brockmeier, 2008). Deux domaines de recherche importants poussent ces concepts un peu plus loin et examinent explicitement la base narrative du processus de réconciliation politique et le pouvoir de transformation de la narration pour les groupes subordonnés.

Récits de réconciliation politique

Les spécialistes de la résolution des conflits et des études sur la paix plaident de plus en plus en faveur de la centralité de la narration dans les processus de réconciliation. Partant de l'idée que les conflits s'inscrivent dans le cadre de récits polarisés et négativement interdépendants (Bar-Tal, 2007 ; Hammack, 2008 ; Kelman, 1999 ; Rouhana & Bar-Tal, 1998), ces chercheurs suggèrent que la réconciliation et l'intégration des récits collectifs constituent une étape nécessaire sur la voie de la résolution politique (Auerbach, 2009 ; Salomon, 2004). Cette approche a été préconisée dans plusieurs contextes de conflit politique, notamment entre les Israéliens et les Palestiniens (par exemple, D. Bar-On, 2006), les Japonais et les Chinois (par exemple, Liu & Atsumi, 2008), et des groupes en Afrique du Sud (par exemple, Moon, 2006).

En dépit de la récente prolifération des perspectives qui mettent en avant une approche narrative de la réconciliation, peu d'études empiriques ont été menées dans ce domaine. Une des premières exceptions est l'étude d'Andrews (1999) sur les récits de personnes ayant participé à la résistance politique en Allemagne de l'Est. Elle a mené des entretiens avec ces personnes dans le contexte de la formation de la « commission de vérité » de l'Allemagne de l'Est après la chute de la République démocratique allemande (RDA). Son analyse des complexités du processus de pardon a mis en lumière les défis de la reconnaissance mutuelle des événements historiques et les asymétries de pouvoir, et son utilisation des méthodes narratives pour ouvrir une fenêtre sur ce processus a révélé le sens que les individus donnaient aux changements politiques majeurs.

Le travail des « commissions de vérité » représente en grande partie un effort de reconstruction du récit national et de la mémoire collective. Andrews (2003) a mis en contraste la nature de ce processus en Allemagne de l'Est et en Afrique du Sud, suggérant que le rôle de la commission de vérité différait dans chaque

société. En Allemagne de l'Est, la commission vérité était nécessaire pour forger une nouvelle mémoire historique commune, bien que ce processus ait réduit au silence ceux pour qui la résistance n'était pas centrale dans leur vie quotidienne. En Afrique du Sud, la « commission de vérité » était plus étroitement liée au rôle de construction de la nation par la narration. Ainsi, la commission a été largement conçue pour la construction d'une identité nationale commune pour une société fragmentée. Au niveau de la psychologie individuelle, une approche narrative de la réconciliation politique fournit un accès critique au sens que les individus donnent aux transformations politiques majeures, en particulier lorsqu'il est nécessaire de reconceptualiser des croyances fermement ancrées sur des événements historiques. Au niveau de la psychologie sociale, une approche narrative révèle la manière dont les sociétés et les dirigeants politiques utilisent des institutions telles que les « commissions de vérité » pour forger la solidarité et maintenir un sentiment de cohérence sociale dans les transitions politiques. À ces deux niveaux, l'implication est que les récits *médiatisent* la relation entre la réalité matérielle et les formes d'action.

Au niveau individuel, l'utilisation d'approches narratives dans le contexte des contacts entre groupes a été décrite par Dan Bar-On (2006) et Salomon (2004). Dans cette approche, les membres de groupes en conflit partagent des histoires de personnes dans le but ultime de développer un récit commun du conflit (Albeck, Adwan, & Bar-On, 2002 ; D. Bar-On, 2006). Dans ce cadre, les récits individuels sont considérés comme situés dans le récit collectif du conflit. Ainsi, les changements dans le premier sont considérés comme un moyen d'apporter des changements dans le second (Albeck et al., 2002).

Dans le contexte du conflit israélo-palestinien, la mise en œuvre de l'approche narrative se heurte à des formes de victimisation mutuellement exclusives (Bar-On et Sarsar, 2004) et à des dichotomies strictes victime-bourreau (Bargal, 2004). Néanmoins, après avoir appliqué l'approche narrative dans le contexte d'un dialogue intergroupe, Bar-On et Kassem (2004) ont constaté que le partage de récits de personnages et de familles permettait aux participants juifs israéliens et palestiniens de transcender les dichotomies strictes « nous » contre « eux » (cf. Hammack, 2006). Plus précisément, les participants ont été en mesure d'intégrer des aspects du récit de l'autre groupe dans leurs récits personnels. Ainsi, selon les auteurs, le partage des récits de personnes a facilité la reconnaissance et la légitimation du récit de l'autre groupe.

Selon Rouhana (2004), la réconciliation au niveau sociétal implique la reconnaissance des injustices historiques. Explorant cette question dans le contexte des relations sino-japonaises, Liu et Atsumi (2008) affirment que le rétablissement de la paix entre les sociétés chinoise et japonaise est lié à des questions psychologiques telles que les représentations sociales du conflit historique, notamment en ce qui concerne la guerre sino-japonaise et la Seconde Guerre mondiale, ainsi que les processus symboliques d'excuses et de pardon. Ils ont proposé un cadre de réconciliation basé sur la psychologie indigène de l'Asie orientale et une approche symbolique de la reconnaissance mutuelle des récits historiques.

Comme le suggère ce bref examen, les spécialistes de la résolution des conflits et des études sur la paix sont très optimistes quant au rôle potentiel de la narration dans la réconciliation politique. Malheureusement, il existe très peu de travaux empiriques dans ce domaine. Les travaux conceptuels et empiriques qui ont été réalisés dans ce domaine font clairement (bien que souvent implicitement) appel à une vision de la narration comme médiateur entre la structure et l'agentivité, en particulier au niveau de l'individu. C'est-à-dire que, tout comme si les récits légitiment un ordre social particulier de guerre et de conflit (par exemple, Bar-Tal, 2007 ; Rouhana & Bar-Tal, 1998), ils peuvent également être utilisés pour travailler à une reformulation de la pensée et de l'action parmi les sujets politiques (par exemple, Salomon, 2004). Ainsi, le processus de réconciliation repose nécessairement sur une reconfiguration des histoires au niveau collectif, tout en offrant un espace pour la diffusion d'histoires personnelles qui légitiment le besoin de changement politique (par exemple, Andrews, 2003 ; D. Bar-On, 2006).

La voix transformatrice de la narration

Comme nous l'avons suggéré, l'un des attraits de l'approche narrative est sa capacité à transcender le compte-rendu simpliste de la structure par rapport à l'agentivité qui affecte les sciences sociales. Les chercheurs dans des domaines tels que l'anthropologie et la sociologie, suivant des théoriciens comme Marx et Durkheim, privilégient souvent le pouvoir de la structure sur l'agentivité, tandis que les psychologues (en dehors de la psychologie sociale) s'appuient souvent sur un modèle de la personne comme étant largement autonome. Un paradigme narratif rejette intrinsèquement cette dichotomie en faveur d'une analyse de l'espace *entre* ces forces - le monde de la pratique sociale médiatisée dans l'engagement narratif.

Une importante ligne de travail met en évidence les récits comme outils de transformation politique et parle de la possibilité de la narration pour répondre aux inégalités structurelles. Les récits personnels et collectifs peuvent ainsi devenir des ressources pour l'autonomisation et le changement social (Ledwith, 2005 ; Rappaport, 1995). L'étude d'Andrews (1991) sur les activistes sociaux en Angleterre en est un bon exemple. Les récits de ses participants ont fourni à la fois une légitimité, un sens et un objectif aux luttes politiques dans lesquelles ils étaient intimement engagés, y compris la défense de l'égalité des droits fondée sur la classe et le sexe. L'étude de Couto (1993) sur les leaders des droits civiques dans le Sud des États-Unis est également un exemple de recherche conçue pour mettre en évidence les récits comme politiquement transformateurs. Il a interviewé plus de 50 leaders locaux des droits civiques entre 1978 et 1988 pour illustrer la manière dont les récits servent de dispositifs de mobilisation pour le changement politique. Les récits peuvent ainsi servir de points d'ancrage à la résistance et donner un sentiment d'agentivité collective.

L'utilisation de la narration pour révéler l'expérience de l'injustice sociale et de l'inégalité structurelle, y compris la subordination de genre (Andrews, 2002,

2006), est de plus en plus entreprise. Deux exemples de ce travail sont l'étude de Marakowitz (1996) sur l'agentivité politique des femmes en Finlande et l'étude de Skjelsbrek (2006) sur les victimes de viols pendant la guerre en Bosnie-Herzégovine. Marakowitz (1996) a établi un lien entre les limites de l'action politique des femmes finlandaises et leur participation à la construction du récit national finlandais. Bien qu'elles aient participé activement à sa construction, ce récit mettait l'accent sur l'interdépendance des sexes et le rôle des femmes en tant que nourricières et soignantes. En conséquence, la participation politique des femmes en Finlande était légitimée mais circonscrite aux questions liées aux problèmes domestiques.

Skjelsbrek (2006) a analysé les récits personnels de victimes de viols à la suite de la guerre de Bosnie, guidée par la volonté de donner une voix au traumatisme de cette expérience. Elle a fait valoir que l'expérience de la violence sexuelle a révélé une agression à double identité pour ces femmes en raison de son lien avec le conflit identitaire qui sous-tendait la guerre. Ces femmes étaient donc des cibles à la fois en termes d'*ethnicité* et de *genre*. En termes d'identité ethnique, les femmes ont largement raconté une histoire de « survivantes », tandis qu'elles ont raconté une histoire de « victimes » en termes de genre. Le contexte de l'après-guerre leur a offert un cadre politique pour construire des récits qui rachetaient l'attaque contre leur identité ethnique, mais leurs récits ont conservé le puissant traumatisme de la violence sexuelle. Ce type d'analyse révèle les stratégies utilisées par les femmes pour faire face à la violence sexuelle qui accompagne souvent la guerre, et l'approche narrative de Skjelsbrek offre une fenêtre directe sur la complexité du sens que ces femmes ont donné à leur traumatisme.

La recherche narrative qui vise explicitement à fournir une voix transformatrice intègre directement une analyse du pouvoir et des relations intergroupes, basée le plus souvent sur le genre, mais de plus en plus souvent sur d'autres indices d'identité, notamment l'identité sexuelle et l'identité nationale. Crawley et Broad (2004) ont examiné le rôle transformateur de la narration chez les personnes lesbiennes, gays, bisexuelles et transgenres (LGBT) (voir également Blackburn, 2009 ; Hammack & Cohler, 2009). Grâce à leur ethnographie des panneaux de présentation des LGBT dans les classes et les organisations, les auteurs ont suggéré que les personnes LGBT utilisent des histoires à la fois pour réfuter les stéréotypes et pour construire un mouvement social cohérent pour l'égalité politique. De cette manière, leur utilisation de la narration est cohérente avec les notions de voix transformative (Sampson, 1993).

L'étude de Wittebom (2007) sur l'identité palestinienne fournit un exemple de l'approche transformative sur les questions liées à l'identité nationale ou culturelle. Puisque la majorité des Palestiniens demeurent des habitants apatrides de l'occupation militaire (Gordon, 2008), ils occupent un statut identitaire subalterne unique (Khalidi, 1997). Dans l'étude de Wittebom (2007), les participants palestiniens ont exprimé leur identité nationale par le biais d'histoires personnelles qui véhiculent des thèmes de dislocation, de division et de résistance. Elle a illustré comment la narration des identités nationales palestiniennes est de-

venue un moyen d'appel à la mobilisation de l'audience pour le changement social.

Les récits procurent un sentiment de solidarité non seulement au sein d'une communauté nationale unique œuvrant pour le changement politique, mais aussi au sein de mouvements sociaux trans-nationaux. Par exemple, Nepstad (2001) a illustré l'utilisation de la narration comme outil d'unification dans le mouvement pour la paix entre les États-Unis et l'Amérique centrale. Elle a analysé le déploiement de l'histoire de la vie de l'archevêque salvadorien Romero parmi les communautés disparates d'Amérique centrale et des États-Unis pour construire un mouvement social cohérent et unifié.

En somme, les études qui examinent le pouvoir de la narration à travailler pour la transformation politique positionnent implicitement le processus de création d'histoires comme un médiateur entre la pensée et l'action et, plus important encore, comme une force de motivation pour le changement social et politique. Ils reconnaissent le pouvoir du langage et du discours non seulement pour décrire mais aussi pour provoquer de nouvelles formes d'activité ou de pratique (Holland, Lachicotte, Skinner, & Cain, 1998). La recherche narrative dans cette tradition cherche donc à relier les formes de subjectivité à l'action formatrice, tant au niveau individuel que collectif. Une question importante n'est cependant pas abordée dans ces travaux. En termes simples, *pourquoi* les récits motivent-ils des formes particulières d'action ? Autrement dit, qu'est-ce que les récits provoquent pour inciter les individus à participer à un mouvement social ou politique ? Pour répondre à cette question, nous nous tournons vers la ligne croissante de la recherche narrative sur le rôle de l'émotion dans la politique.

L'émotion et la politique de la narration

La relation entre la pensée, le sentiment et l'action est un sujet d'étude majeur en psychologie, au moins depuis la célèbre théorie de l'émotion de James (1890). Selon lui, les sensations physiologiques sont une composante essentielle de l'expérience de l'émotion et sont étroitement liées à notre interprétation des événements (ce qu'il a appelé la « perception »). Les spécialistes de la narration suggèrent de plus en plus que les émotions sont au cœur du processus de création des histoires (par exemple, Singer, 1995). Dans son affirmation selon laquelle la vie émotionnelle est une histoire, Sarbin (1995) a soutenu que les individus développent des « actions rhétoriques pathiques qui contribuent à l'identité morale de chacun » (p. 218). En d'autres termes, ils répondent à « la question non formulée : « Que suis-je par rapport ce que je juge bon ? » » (p. 219) (p. 219). L'affect est ainsi au cœur des actions que les individus entreprennent dans les limites discursives d'un environnement donné. L'intériorisation d'une voix particulière nécessite une *identification* et une *idéalisat*ion de cette voix, ce qui peut être expliqué par le concept d'émotion. Les récits sont donc intrinsèquement provocateurs. Ils évoquent des sentiments qui correspondent aux idéaux que les individus entretiennent à propos d'une réalité sociale donnée.

Dans ce cadre, l'engagement narratif est un processus de rencontre dialogique avec un certain cadre culturel - une certaine communauté de pratique partagée. Mais il ne s'agit pas d'une rencontre *neutre* dans le sens où elle est saturée d'émotions et orientée vers une notion collective ou personnelle de « moralité » (Haste & Abrahams ; 2008). Les histoires que les individus développent pour répondre aux besoins fondamentaux de cohérence personnelle et sociale sont mieux comprises comme des contes moraux - des histoires qui parlent des perceptions individuelles et collectives d'une réalité sociale idéale. Dans cette perspective dialogique, les acteurs occupent toujours des *positions* particulières vis-à-vis des discours moraux (Harré & van Langenhove, 1991 ; Haste & Abrahams, 2008).

La tâche des psychologues politiques consiste donc à cartographier la toile émotionnelle sur laquelle les histoires circulent et sont appropriées ou rejetées. Peu d'études ont examiné directement la relation entre l'émotion, la narration et la politique.

La plupart se sont concentrés sur le contenu émotionnel des récits en temps de guerre et de conflit. Les recherches de Zarowsky (2000, 2004) sur les Somaliens rapatriés en Éthiopie au milieu des années 1990 ont révélé la façon dont les récits de dépossession étaient imprégnés de colère envers les actions des institutions locales, nationales et mondiales. Elle a suggéré qu'une approche narrative pour comprendre le traumatisme de ces personnes correspondait mieux à leur expérience vécue que le cadre du « trouble de stress post-traumatique ».

Zembylas a beaucoup écrit sur la politique de l'affect, en particulier dans les contextes de conflit politique. En utilisant ses études sur la pratique éducative à Chypre comme exemple, il a fait valoir que l'affect intrinsèque aux récits dans les contextes de conflit - un affect étroitement lié au traumatisme du conflit et de la guerre - peut être déployé pour travailler à la réconciliation dans les contextes éducatifs (par exemple, Zembylas, 2007, 2008). Zembylas et Ferreira (2009) ont illustré l'utilisation de la narration personnelle en classe comme moyen de combattre l'ethos du conflit (Bar-Tal, 2000). En utilisant des données ethnographiques de Chypre et d'Afrique du Sud, ils ont démontré l'utilisation de la narration pour promouvoir l'empathie.

En termes de rhétorique politique, Loseke (2009) a révélé la manière dont le président Bush a utilisé les codes d'émotion pour encourager des réponses affectives particulières après le 11 septembre. Le récit de Bush s'appuyait sur les codes symboliques de la « victime » et du « héros » dans sa représentation des Américains et du « méchant » dans sa représentation des terroristes. La représentation des Américains en tant que victimes devait susciter des sentiments de sympathie, tandis que la représentation des Américains en tant que héros devait susciter des sentiments de colère, de fierté et de patriotisme. En revanche, la représentation de ceux qui ont attaqué les États-Unis visait à susciter des sentiments de haine, de peur et de nationalisme. Elle soutient que les récits qui incluent des appels émotionnels peuvent être déployés afin de mobiliser les membres du groupe pour une action collective.

Cette relation a également été examinée en ce qui concerne la montée du nationalisme religieux dans la politique du Moyen-Orient (Fattah et Fierke, 2009). Notant la relation entre les discours d'humiliation et l'augmentation du recrutement de combattants islamistes, Fattah et Fierke (2009) affirment que les récits islamistes de la politique du Moyen-Orient donnent un sens à l'humiliation collective que beaucoup ressentent à l'égard de l'Occident. Ces sentiments sont historiquement ancrés dans des événements tels que les croisades, la colonisation de la région après l'effondrement de l'Empire ottoman, et le soutien historique de l'Occident à des gouvernements répressifs et laïques au Moyen-Orient et à l'État d'Israël. En construisant un récit mettant l'accent sur l'humiliation passée et présente, les islamistes soulignent l'incapacité du nationalisme laïque à réparer les souffrances des populations du Moyen-Orient, tout en renforçant leur attrait et leur légitimité.

Les récits impliquent donc non seulement un ensemble de *croyances* partagées mais aussi un *répertoire* commun plus large (voir Bar-Tal, 2007) qui consolide la mémoire et l'affect de manière à motiver des pratiques sociales particulières, comme la participation à la violence politique qui entretient le conflit. De cette façon, les croyances et les émotions deviennent *partagées* et socialement distribuées à travers un collectif (Bar-Tal, Halperin, & de Rivera, 2007). Des émotions telles que la colère et la haine sont encodées dans les récits collectifs que les individus rencontrent dans les situations de conflit (par exemple, Halperin, 2008). Et les récits de personnels que les individus construisent ensuite pour donner un sens à l'expérience vécue du conflit subsument ces qualités affectives. C'est précisément la valence affective des récits de personnes qui nous permet de les qualifier de « tragiques » (par exemple, Hammack, 2010a), « rédempteurs » (Hammack, 2009), « tristes » ou « heureux » (Wittebom, 2007).

Ce que nous voulons dire ici, c'est que le contenu affectif des récits est inséparable de leurs caractéristiques cognitives. Les croyances qui composent les histoires ne sont pas neutres par rapport à des « projets moraux » (Cole, 2003 ; Taylor, 1989), des rôles ou des aspirations plus larges (Haste & Abrahams, 2008 ; Sarbin, 1995). Les récits commandent plutôt une identification émotionnelle. Cette identification explique, du moins en partie, le maintien ou l'appropriation de certaines histoires plutôt que d'autres (Cole, 2003). L'émotion est donc un élément clé des propriétés médiatrices des récits.

Inspiré par la notion de Marx (1973) de la relation entre la conscience et le travail, notre principe de *l'esprit comme action* suggère que la matière de la pensée se produit dans le contexte de l'activité pratique. Dans ce cadre, la narration fonctionne comme une caractéristique médiatrice organisatrice de la pratique sociale. Nous avons suggéré que quatre domaines de travail empirique sur la narration lient implicitement la narration à la recherche sur l'action politique sur la personne et les réponses collectives aux événements politiques et au changement social, le rôle des histoires dans le processus de réconciliation politique, le pouvoir de transformation de la narration pour les groupes subordonnés, et le rôle de l'émotion dans l'engagement narratif. Il est important de noter qu'aucune

étude dans ces domaines ne s'appuie explicitement sur la base théorique d'une approche de la narration qui met l'accent sur la pratique sociale, ce que nous considérons comme quelque peu regrettable, car le fait de relier ces lignes de travail dans leurs hypothèses théoriques créerait de plus grandes possibilités de collaboration. L'un de nos principaux objectifs dans cet article est, en fait, de rassembler les lignes fragmentées du travail empirique sur la narration pour exposer leurs hypothèses théoriques sous-jacentes communes.

De la métaphore au paradigme : vers une psychologie politique holistique

L'idée de narration est de plus en plus appliquée aux questions liées à la psychologie politique. Dans cet article, nous avons suggéré que la narration représente une métaphore fondamentale pour la discipline de la psychologie politique. Nous avons soutenu qu'une approche narrative relie de manière inhérente les niveaux d'analyse, précisément de la manière dont les psychologues politiques l'ont préconisé depuis l'émergence de ce domaine (par exemple, Horowitz, 1979 ; Smith, 1979, 1980). La narration présente une solution analytique au problème de l'esprit et de la société en postulant que les individus sont intégrés dans un contexte social saturé d'histoires. Dans ce contexte, ils pensent, ressentent et agissent d'une manière qui est positionnée par rapport à ces histoires - récits de la mémoire collective et représentations sociales de l'histoire (par exemple, Bar-Tal, 2007 ; Hammack, 2008 ; Liu & Hilton, 2005).

Identifier la relation complexe et dynamique entre ces récits principaux et les récits personnels que les individus construisent pour créer du sens dans un environnement politique particulier représente une tâche clé de la psychologie politique au XXI^e siècle. Grâce à ce type d'enquête - qui lie de manière importante une analyse de la structure sociale à la subjectivité individuelle - les psychologues politiques sont particulièrement bien placés pour identifier les processus de reproduction et de changement social. Comprendre quand, comment et pourquoi les individus s'approprient aveuglément les récits collectifs révèle des informations importantes sur les conditions limites de la reproduction sociale - informations qui pourraient être utilisées pour offrir des analyses de nombreuses sociétés ou phénomènes sociaux et politiques. En revanche, comprendre comment, quand et pourquoi les individus résistent ou contestent un récit collectif témoigne de l'engagement intellectuel de la psychologie politique dans l'étude du changement social et politique (par exemple, Andrews, 2002).

Le contexte intellectuel plus large dans lequel nous proposons la narration comme métaphore de base pour la psychologie politique est un contexte dans lequel la base même de la connaissance (particulièrement en psychologie) a été remise en question (voir Kressel, 1990). Nous faisons ici référence au défi posé aux sciences sociales empiriques par les perspectives postmodernes et poststructurelles (voir Gergen, 2001). Rosenberg (2003) examine en détail cette question pour la psychologie politique et affirme qu'« une psychologie sociale ou politique véritablement intégrative doit prendre comme point de départ cette relation com-

plexe entre la structuration *individuelle* du sens et de l'action d'une part et la structuration *collective* du sens et de l'action d'autre part » (p. 434). Dans cet article, nous avons proposé qu'une approche narrative de la psychologie politique réponde à l'appel de Rosenberg (2003) et s'intéresse précisément à cette relation réciproque entre la psychologie individuelle et la construction collective du sens. Ainsi, un paradigme narratif répond au défi des critiques postmodernes et poststructurales en suggérant que les processus de construction de sens et de signification représentent des sites critiques pour l'enquête scientifique sociale, et un tel paradigme historicise la production de connaissances dans ses hypothèses sur la relation entre le langage, la politique et la pensée (voir Gergen, 1973).

Une approche narrative résout également les tensions épistémologiques au sein de la psychologie politique en combinant un engagement à l'enquête empirique avec un accent sur l'élaboration de la voix (voir Sampson, 1993). En d'autres termes, dans la mesure où les données narratives sont recueillies auprès des sujets, les psychologues politiques s'engagent dans un processus analytique qui est plus étroitement ancré dans l'expérience vécue des individus. Cette approche répond à l'appel de Gergen et Leach (2001) pour « enrichir le domaine de la méthodologie » en psychologie politique en proposant une alternative rigoureuse à l'expérimentation en laboratoire et aux enquêtes à grande échelle (bien qu'une approche narrative puisse, bien sûr, être intégrée à ces méthodes ; par exemple, Costabile & Klein, 2008 ; voir aussi Winter, 2000).

La théorie et les méthodes narratives offrent la possibilité d'une transformation politique grâce à l'attention qu'elles portent à la voix individuelle *en relation avec les sources d'autorité politique et culturelle* (par exemple, Andrews, 2002, 2006). De cette façon, une approche narrative répond aux perspectives critiques de la psychologie politique qui appellent à un plus grand rôle du domaine dans les luttes pour la justice sociale (par exemple, Barber, 1990 ; Bar-On, 2000 ; Gergen & Leach, 2000 ; Marcus, 2008). Et, dans la mesure où l'attention portée aux voix des sujets fournit l'impulsion immédiate pour les questions de recherche que nous posons, une approche narrative assure que la psychologie politique reste conçue avec les « problèmes pratiques du monde réel » (Winter, 2000, p. 399), au lieu de se consumer dans l'abstraction académique (Barber, 1990). En d'autres termes, un engagement direct avec la base historique de l'expérience vécue en termes de nos questions, méthodes et interprétations analytiques renforce leur pertinence par rapport aux problèmes réels de la vie politique. De cette façon, une telle approche nous donne une voix importante et fait de nous des *participants* explicites au discours politique. Cette réorientation fait fondamentalement passer la place de la psychologie politique d'un rôle de soutien du statu quo à un rôle potentiel de changement social (Bar-On, 2001).

La psychologie politique bénéficie donc de l'intégration conceptuelle de l'idée de narration non seulement pour la clarté théorique accrue et les conversations interdisciplinaires qu'elle permet, mais aussi pour la capacité de la narration à illustrer une approche paradigmatique qui lie la connaissance à l'action. En

d'autres termes, une approche narrative fait de la psychologie politique à la fois un « champ de connaissances » et une « ressource » (Garzon Pérez, 2001) en fournissant des *informations* clés sur la relation réciproque entre le discours et la subjectivité *qui pourraient être utilisées comme une ressource pour le changement social*.

Par exemple, l'analyse de Hammack (2011) des récits de vie de jeunes Israéliens et Palestiniens fournit des informations de base sur la façon dont les jeunes dans des contextes de conflit s'engagent dans des discours concurrents de nationalisme séculier et religieux lorsqu'ils élaborent des récits personnels d'identité. Mais ces informations représentent également une ressource pour les psychologues politiques qui souhaitent illustrer l'injustice de la guerre et du conflit sur les vies individuelles, car les récits de vie des jeunes Israéliens et Palestiniens sont construits dans le cadre du conflit continu qui entrave les possibilités des jeunes. Comme l'illustre Garzon Pérez (2001) dans sa discussion sur le développement de la psychologie politique en Espagne, ce rôle de la psychologie politique en tant que *ressource* est lié à une analyse historique des phénomènes politiques - précisément le type d'analyse que suppose une approche narrative. Ainsi, dans la tradition de la recherche-action en psychologie sociale (Lewin, 1946), il y a un besoin de produire des connaissances qui peuvent aller au-delà de la simple explication ou interprétation vers une utilité pratique dans l'intérêt du changement social (voir aussi Marx, 1888/1978). Enfin, l'idée de narration est fondamentale pour comprendre la dynamique de la citoyenneté au XXI^e siècle - un sujet d'une grande pertinence pour la psychologie politique. Haste (2004) soutient que la citoyenneté contemporaine existe dans le contexte plus large du changement social et historique, y compris les démocraties émergentes, les sociétés en transition et la dissolution du spectre gauche-droite dans les sociétés occidentales. Elle suggère que ce contexte changeant pour la citoyenneté accompagne également les changements épistémologiques critiques au sein de la psychologie, avec l'émergence de domaines comme la psychologie critique et culturelle. Elle soutient qu'une approche narrative est fondamentale pour comprendre la dynamique de la citoyenneté au XXI^e siècle, car elle fournit un cadre épistémologique riche pour l'étude de la citoyenneté, l'étude de l'identité et de l'idéologie en contexte (voir également Hammack, 2008).***

Dans le même ordre d'idées, Moghaddam (2008) affirme que la recherche narrative révèle l'interaction dynamique entre les individus et le contexte social alors qu'ils négocient diverses positions et la politique de l'identité.

Une approche narrative donne accès à la façon dont la citoyenneté « psychologique » est construite ; c'est-à-dire que les récits révèlent le processus par lequel les caractéristiques cognitives et comportementales nécessaires à la participation sociale et politique sont appropriées et rendues « normatives » (Moghaddam, 2008 ; cf. Bar-Tal, 2007). Ces perspectives théoriques sur la citoyenneté soulignent l'utilité de la recherche narrative en psychologie politique pour éclairer les processus plus larges de reproduction sociale.

L'objectif de cet article était d'examiner la littérature disparate mais de plus

en plus prolifique sur la narration, la psychologie et la politique et, ce faisant, de proposer un paradigme intégratif qui ancre ces études dans les principales théories des sciences sociales. Nous pensons qu'une telle intégration pourrait accroître non seulement la collaboration au-delà des frontières disciplinaires mais aussi la capacité des chercheurs à voir les liens interdisciplinaires entre les études. Nous avons fait valoir que la narration représente une métaphore fondamentale pour la psychologie politique dans le sens où notre existence politique est fondamentalement *racontée*. Nous entendons par là non seulement que nous *créons* des histoires par le biais des processus de base de la cognition humaine (Bruner, 1990), mais aussi que nous sommes saturés dans un cadre d'histoires avec lesquelles nous sommes constamment en dialogue (Haste & Abrahams, 2008 ; Raggatt, 2002). Les constructions individuelles de l'identité à travers le récit de la personne représentent des tentatives dialogiques d'intégrer, de concilier et de répondre à la base discursive de la société (Hammack, 2008).

Ce processus d'*engagement narratif* offre un principe d'ancrage pour la psychologie politique dans sa capacité à résoudre les tensions épistémologiques dans le domaine (Rosenberg, 2003) et à relier la production de connaissances à l'action transformatrice (Andrews, 2003). Notre élaboration de ce processus est ancrée dans quatre principes clés qui relient le langage, la pensée, le sentiment et l'action aux besoins fondamentaux de cohérence et de sens de la solidarité de la personne. En articulant ces principes, nous avons cherché à exhumer les influences théoriques sous-jacentes du travail empirique sur la narration qui a commencé à proliférer. À notre avis, la tâche du travail du XXI^e siècle dans ce domaine consiste à intégrer et à appliquer les connaissances. En adoptant une perspective intégrative sur la narration, la psychologie politique a le potentiel d'amplifier sa voix non seulement à travers les nouvelles frontières disciplinaires mais aussi auprès d'un public général qui reconnaît le pouvoir de l'histoire pour façonner les cœurs, les esprits et les collectifs.

REMERCIEMENTS

Nous remercions les réviseurs anonymes et les rédacteurs du numéro spécial pour leurs précieuses suggestions. Toute correspondance relative à cet article doit être envoyée à Phillip L. Hammack, Département de psychologie, Université de Californie, Santa Cruz, 1156 High Street, Santa Cruz, CA 95064. Courriel : hammack@ucsc.edu

REFERENCES

- Adwan, S., & Bar-On, D. (2004). Shared history project: A prime example of peace-building under fire. *International Journal of Politics, Culture and Society*, 17(3), 513-521.
- Albeck, J.H., Adwan, S., & Bar-On, D. (2002). Dialogue groups: TRT's guidelines for working through intractable conflicts by personal storytelling. *Peace and Conflict: Journal of Peace Psychology*, 8(4), 301-322.
- Anderson, B. (1983). *Imagined communities: Reflections on the origin and*

- spread of nationalism*. New York: Verso.
- Andrews, M. (1991). *Lifetimes of commitment: Aging, politics, psychology*. New York: Cambridge University Press.
- Andrews, M. (1997). Life review in the context of acute social transition: The case of East Germany. *British Journal of Social Psychology*, 36(3), 273-290.
- Andrews, M. (1998). Criticism/self-criticism in East Germany: Contradictions between theory and practice. *Critical Sociology*, 24(1-2), 130-153.
- Andrews, M. (1999). The politics of forgiveness. *International Journal of Politics, Culture and Society*, 3(1), 107-124.
- Andrews, M. (2002). Introduction: Counter-narratives and the power to oppose. *Narrative Inquiry*, 2(1), 1-6.
- Andrews, M. (2003). Grand national narratives and the project of truth commissions: A comparative analysis. *Media, Culture & Society*, 25(1), 45-65.
- Andrews, M. (2006). Breaking down barriers: Feminism, politics and psychology. *Feminism & Psychology*, 16(1), 13-17.
- Andrews, M. (2007). *Shaping history: Narratives of political change*. New York: Cambridge University Press.
- Auerbach, Y. (2009). The reconciliation pyramid: A narrative-based framework for analyzing identity conflicts. *Political Psychology*, 30(2), 291-318.
- Bakhtin, M. M. (1981). *The dialogic imagination* (C. Emerson & M. Holquist, Trans.). Austin: University of Texas Press.
- Bakhtin, M. M. (1984). *Problems of Dostoevsky's poetics* (C. Emerson, Trans.). Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Bamberg, M. (2004). « I know it may sound mean to say this, but we couldn't really care less about her anyway » : Form and functions of « slut bashing » in male identity constructions in 15-year-olds. *Human Development*, 47(6), 331-353.
- Bar-On, D. (2001). The silence of psychologists. *Political Psychology*, 22(2), 331-345.
- Bar-On, D. (2006). *Tell your life story: Creating dialogue among Jews and Germans, Israelis and Palestinians*. New York: Central European University Press.
- Bar-On, D., & Kassem, F. (2004). Storytelling as a way to work through intractable conflicts: The German-Jewish experience and its relevance to the Palestinian-Israeli context. *Journal of Social Issues*, 60(2), 289-306.
- Bar-On, D., & Sarsar, S. (2004). Bridging the unbridgeable: The Holocaust and al-Nakba. *Palestine-Israel Journal of Politics, Economics, and Culture*, 11(), 63-70*.**

- Bar-On, M. (2006). Conflicting narratives or narratives of a conflict: Can the Zionist and Palestinian narratives of the 1948 war be bridged? In R. 1. Rotberg (Ed.), *Israeli and Palestinian narratives of conflict: History's double helix* (pp. 142-173). Bloomington: Indiana University Press.
- Bar-Tal, D. (1996). Development of social categories and stereotypes in early childhood: The case of « the Arab » concept formation, stereotype and attitudes by Jewish children in Israel. *International Journal of Intercultural Relations*, 20(3-4), 341-370.
- Bar-Tal, D. (1998a). The rocky road toward peace: Beliefs on conflict in Israeli textbooks. *Journal of Peace Research*, 35(6), 723-742.
- Bar-Tal, D. (1998b). Societal beliefs in times of intractable conflict: The Israeli case. *International Journal of Conflict Management*, 9(1), 22-50.
- Bar-Tal, D. (2000). *Shared beliefs in a society: Social psychological analysis*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Bar-Tal, D. (2007). Sociopsychological foundations of intractable conflicts. *American Behavioral Scientist*, 50(11), 1430-1453. Bar-Tal, D., Halperin, E., & de Rivera, J. (2007). Collective emotions in conflict situations: Societal implications. *Journal of Social Issues*, 63(2), 441-460.
- Bar-Tal, D., & Teichman, Y. (2005). *Stereotypes and prejudice in conflict: Representations of Arabs in Israeli Jewish society*. New York: Cambridge University Press.
- Barber, J. D. (1990). The promise of political psychology. *Political Psychology*, 11(1), 173-183.
- Bargal, D. (2004). Structure and process in reconciliation-transformation workshops: Encounters between Israeli and Palestinian youth. *Small Group Research*, 35(5), 596-616.
- Bekerman, Z. (2002). Can education contribute to coexistence and reconciliation? Religious and national ceremonies in bilingual Palestinian-Jewish schools in Israel. *Peace and Conflict: Journal of Peace Psychology*, 8(3), 259-276.
- Bekerman, Z., Zembylas, M., & McGlynn, C. (2009). Working toward the desensitization of identity categories in conflict and postconflict societies: Israel, Cyprus, and Northern Ireland. *Comparative Education Review*, 53(2), 213-234.
- Berger, P. L., & Luckmann, T. (1966). *The social construction of reality: A treatise in the sociology of knowledge*. New York: Anchor Books.
- Billig, M. (1985). Prejudice, categorization and particularization: From a perceptual to a rhetorical approach. *European Journal of Social Psychology*, 15(1), 79-103.
- Billig, M. (1987). *Arguing and thinking: A rhetorical approach to social psychology*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.

- Billig, M. (2003). Political rhetoric. In D. O. Sears, L. Huddy, & R. Jervis (Eds.), *Oxford handbook of political psychology* (pp. 222-250). New York: Oxford University Press.
- Blackburn, M. V. (2009). Narrative identity construction of Black youth for social change. In P. L. Hammack & B. J. Cohler (Eds.), *The story of sexual identity: Narrative perspectives on the gay and lesbian life course* (pp. 131-154). New York: Oxford University Press.
- Brockmeier, J. (2002). Remembering and forgetting: Narrative as cultural memory. *Culture & Psychology, 8*(1), 15-43.
- Brockmeier, J. (2008). Language, experience. and the « traumatic gap » : How to talk about 9/11? In L. Hydén & J. Brockmeier (Eds.), *Health, illness and culture: Broken narratives* (pp. 16-35). New York: Routledge.
- Bruner, J. (1986). *Actual minds, possible worlds*. Cambridge, MA: Harvard University Press. Bruner, J. (1987). Life as narrative. *Social Research, 54*(1), 11-32.
- Bruner, J. (1990). *Acts of meaning*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Bruner, J., & Haste, H. (Eds.) (1987). *Making sense: The child's construction of the world*. New York: Methuen.
- Buckley-Zistel, S. (2009). Nation, narration, unification? The politics of history teaching after the Rwandan genocide. *Journal of Genocide Research, 11*(1), 31-53.
- Byrne, B. (2007). England-whose England? Narratives of nostalgia, emptiness and evasion in imaginations of national identity. *Sociological Review, 55*(3), 509-530.
- Carretero, M., Jacou, L., & Lopez-Manjon, A. (2002). Learning history through textbooks: Are Mexican and Spanish students taught the same story? *Learning and Instruction, 12*(6), 651-665.
- Charlick-Paley, T., & Sylvan, D. A. (2000). The use and evolution of stories as a mode of problem representation: Soviet and French military officers face the loss of empire. *Political Psychology, 21*(4), 697-728.
- Cohler, B. J. (1982). Personal narrative and the life course. In P. Baltes & O. G. Brim (Eds.), *Life span development and behavior* (Vol. 4, pp. 205-241). New York: Academic Press.
- Cole, J. (2003). Narratives and moral projects: Generational memories of the Malagasy 1947 rebellion. *Ethos, 31*(1), 95-126.
- Costabile, K. A., & Klein, S. B. (2008). Understanding and predicting social events: The effects of narrative construction on inference generation. *Social Cognition, 26*(4), 420-437.
- Couto, R. A. (1993). Narrative, free space, and political leadership in social movements. *Journal of Politics, 55*(1), 57-79.

- Covin, D. (1997). Narrative, free spaces, and communities of memory in the Brazilian Black Consciousness Movement. *Western Journal of Black Studies*, 21(4), 272-279.
- Crawley, S. L., & Broad, K. L. (2004). « Be your (real lesbian) self: Mobilizing sexual formula stories through personal (and political) storytelling. *Journal of Contemporary Ethnography*, 33(1), 39-71.
- Daiute, C., & Turniski, M. (2005). Young people's stories of conflict and development in post-war Croatia. *Narrative Inquiry*, 5(2), 217-240.
- Dalsheim, J. (2007). Deconstructing national myths, reconstituting morality: Modernity, hegemony and the Israeli national past. *Journal of Historical Sociology*, 20(4), 521-554.
- David, O., & Bar-Tal, D. (2009). A socio-psychological conception of collective identity: The case of national identity as an example. *Personality and Social Psychology Review*, 13(4), 354-379.
- De Saussure, F. (1972). *Course in general linguistics* (R. Harris, Trans.). Chicago: Open Court. (Original work published 1916.)
- Durkheim, E. (1984). *The division of labor in society* (W. D. Halls, Trans.). New York: Free Press. (Original work published 1893.)
- Edwards, D. (1997). *Discourse and cognition*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Erikson, E. H. (1958). *Young man Luther: A study in psychoanalysis and history*. New York: Norton.
- Erikson, E. H. (1959). *Identity and the life cycle*. New York: Norton.
- Erikson, E. H. (1969). *Gandhi's truth: On the origins of militant nonviolence*. New York: Norton.
- Fattah, K., & Fierke, K. M. (2009). A clash of emotions: The politics of humiliation and political violence in the Middle East. *European Journal of International Relations*, 15(1), 67-93.
- Fivush, R. (2010). Speaking silence: The social construction of silence in autobiographical and cultural narratives. *Memory*, 18(2), 88-98.
- Fivush, R., & Nelson, K. (2006). Parent-child reminiscing locales the self in the past. *British Journal of Developmental Psychology*, 24(1), 235-251.
- Foucault, M. (1965). *Madness and civilization: A history of insanity in the age of reason* (R. Howard, Trans.). New York: Pantheon.
- Foucault, M. (1977). *Discipline and punish: The birth of the prison* (A. Sheridan, Trans.). New York: Pantheon.
- Foucault, M. (1978). *The history of sexuality, Vol. 1: An introduction* (R. Hurley, Trans.). New York: Pantheon.

- Freeman, M. (1984). History, narrative, and life-span developmental knowledge. *Human Development*, 27(1), 1-19.
- Freeman, M. (1993). *Rewriting the self: History, memory, narrative*. New York: Routledge.
- Freeman, M. (1997). Why narrative? Hermeneutics, historical understanding, and the significance of stories. *Journal of Narrative and Life History*, 7(1-4), 169-176.
- Freeman, M., & Brockmeier, J. (2001). Narrative integrity: Autobiographical identity and the meaning of the « good life. » in J. Brockmeier & D. Carbaugh (Eds.), *Narrative and identity: Studies in autobiography, self, and culture* (pp. 75-99). Amsterdam: John Benjamins.
- Freud, S. (1955). *The interpretation of dreams* (J. Strachey, Trans.). New York: Basic Books. (Original work published 1899.)
- Garzon-Pérez, A. (2001). Political psychology as discipline and resource. *Political Psychology*, 22(2), 347-356.
- Gergen, K. J. (1973). Social psychology as history. *Journal of Personality and Social Psychology*, 26(2), 309-320.
- Gergen, K. J. (1985). The social constructionist movement in modern psychology. *American Psychologist*, 40(3), 266-275.
- Gergen, K. J. (1991). *The saturated self: Dilemmas of identity in contemporary life*. New York: Basic Books.
- Gergen, K. J. (1994). *Realities and relationships: Soundings in social construction*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Gergen, K. J. (1999). *An invitation to social construction*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Gergen, K. J. (2001). Psychological science in a postmodern context. *American Psychologist*, 56(10), 803-813.
- Gergen, K., & Gergen, M. (1983). Narratives of the self. In T. Sarbin & K. E. Scheibe (Eds.), *Studies in social identity* (pp. 245-273). New York: Praeger.
- Gergen, K. J., & Leach, C. W. (2001). Introduction: The challenge of reconstruction. *Political Psychology*, 22(2), 227-232.
- Giddens, A. (1991). *Modernity and self-identity: Self and society in the Late modern age*. Stanford, CA: Stanford University Press.
- Goldberg, T., Porat, D., & Schwarz, B. B. (2006). « Here started the rift we see today » : Student and textbook narratives between official and counter memory. *Narrative Inquiry*, 16(2), 319-347.
- Gordon, N. (2008). *Israel's occupation*. Berkeley: University of California Press.

- Greenwalt, K. A. (2009). Discourse, narrative, and national identity: The case of France. *Harvard Educational Review*, 79(3), 494-519.
- Halbwachs, M. (1992). *On collective memory* (L. Coser, Ed. and Trans.). Chicago: University of Chicago Press.
- Halperin, E. (2008). Group-based hatred in intractable conflict in Israel. *Journal of Conflict Resolution*, 52(5), 713-736.
- Hammack, P. L. (2006). Identity, conflict, and coexistence: Life stories of Israeli and Palestinian adolescents. *Journal of Adolescent Research*, 21(4), 323-369.
- Hammack, P. L. (2008). Narrative and the cultural psychology of identity. *Personality and Social Psychology Review*, 12(3), 222-247.
- Hammack, P. L. (2009). Exploring the reproduction of conflict through narrative: Israeli youth motivated to participate in a coexistence program. *Peace and Conflict: Journal of Peace Psychology*, 15(1), 49-74.
- Hammack, P. L. (2010a). The cultural psychology of Palestinian youth: A narrative approach. *Culture & Psychology*, 16(4), 507-537.
- Hammack, P. L. (2010b). Identity as burden or benefit? Youth, historical narrative, and the legacy of political conflict. *Human Development*, 53(4), 173-201.
- Hammack, P. L. (2010c). Narrating hyphenated selves: Intergroup contact and configurations of identity among young Palestinian citizens of Israel. *International Journal of Intercultural Relations*, 34(4), 368-385.
- Hammack, P. L. (2011). *Narrative and the politics of identity: The cultural psychology of Israeli and Palestinian youth*. New York: Oxford University Press.
- Hammack, P. L., & Cohler, B. J. (Eds.) (2009). *The story of sexual identity: Narrative perspectives on the gay and lesbian life course*. New York: Oxford University Press.
- Harré, R., & van Langenhove, L. (1991). Varieties of positioning. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 21(4), 393-407.
- Haste, H. (2004). Constructing the citizen. *Political Psychology*, 25(3), 413-439.
- Haste, H., & Abrahams, S. (2008). Morality, culture and the dialogic self: Taking cultural pluralism seriously. *Journal of Moral Education*, 37(3), 377-394.
- Hermans, H. J. M. (1999). Self-narrative as meaning construction: The dynamics of self-investigation. *Journal of Clinical Psychology*, 55(10), 1193-1211.
- Herrera, M., & Reicher, S. (1998). Making sides and taking sides: An analysis of salient images and category constructions for pro- and anti-Gulf War respondents. *European Journal of Social Psychology*, 28(6), 981-993.
- Hirst, W., & Manier, D. (2008). Towards a psychology of collective memory. *Memory*, 16(3), 183-200.

- Hobsbawm, E. J. (1990). *Nations and nationalism since 1780: Programme, myth, reality*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Holland, D., Lachicotte, W., Skinner, D., & Cain, C. (1998). *Identity and agency in cultural worlds*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Hong, Y. Y., Wong, R. Y. M., & Liu, J. H. (2001). The history of war strengthens ethnic identification. *Journal of Psychology in Chinese Societies*, 2(1), 77-105.
- Horowitz, I. L. (1979). Paradigms of political psychology. *Political Psychology*, (2), 99-103.
- Howard, G. S. (1991). Culture tales: A narrative approach to thinking, cross-cultural psychology, and psychotherapy. *American Psychologist*, 46(3), 187-197.
- Howarth, C. (2006). A social representation is not a quiet thing: Exploring the critical potential of social representations theory. *British Journal of Social Psychology*, 45(1), 65-86.
- Hydén, L., & Brockmeier, J. (Eds.) (2008). *Health, illness and culture: Broken narratives*. New York: Routledge.
- James, W. (1890). *The principles of psychology*. New York: Henry Holt.
- Jervis, R. (1989). Political psychology: Some challenges and opportunities. *Political Psychology*, 10(3), 481-493.
- Josselson, R. (1996). *Revising herself: The story of women's identity from college to midlife*. New York: Oxford University Press.
- Kelman, H. C. (1999). The interdependence of Israeli and Palestinian national identities: The role of the Other in existential conflicts. *Journal of Social Issues*, 55(3), 581-600.
- Khalidi, R. (1997). *Palestinian identity: The construction of modern national consciousness*. New York: Columbia University Press.
- Kinnvall, C. (2004). Globalization and religious nationalism: Self, identity, and the search for ontological security. *Political Psychology*, 25(5), 741-767.
- Korostelina, K. (2008). History education and social identity. *Identity: An International Journal of Theory and Research*, 8(1), 25-45.
- Kressel, N. J. (1990). Systemic barriers to progress in academic social psychology. *Journal of Social Psychology*, 130(1), 5-28.
- Kuroiwa, Y., & Verkuyten, M. (2008). Narratives and the constitution of a common identity: The Karen in Burma. *Identities: Global Studies in Culture and Power*, 15(4), 391-412.
- Kvale, S. (Ed.) (1992). *Psychology and postmodernism*. Thousand Oaks, CA: Sage.

- Lakoff, G., & Johnson, M. (1980). *Metaphors we live by*. Chicago: University of Chicago Press.
- Ledwith, M. (2005). Personal narratives/political lives: Personal reflection as a tool for collective change. *Reflective Practice*, 6(2), 255-262.
- Leudar, I., Marsland, V., & Nekvapil, J. (2004). On membership categorization: « Us, » « them, » and « doing violence » in political discourse. *Discourse & Society*, 5(2-3), 243-266.
- Lewin, K. (1946). Action research and minority problems. *Journal of Social Issues*, 2(4), 34-46.
- Liu, J. H., & Atsumi, T. (2008). Historical conflict and resolution between Japan and China: Developing and applying a narrative theory of history and identity. In T. Sugiman, K. J. Gergen, W. Wagner, & Y. Yamada (Eds.), *Meaning in action: Constructions, narratives, and representations* (pp. 327-343). New York: Springer.
- Liu, J. H., & Hilton, D. J. (2005). How the past weighs on the present: Social representations of history and their role in identity politics. *British Journal of Social Psychology*, 44(4), 537-556.
- Loseke, D. (2009). Examining emotion as discourse: Emotion codes and presidential speeches justifying war. *Sociological Quarterly*, 50(3), 497-524.
- Marakowitz, E. (1996). Gender and national identity in Finland: An exploration into women's political agency. *Women's Studies International Forum*, 19(1-2), 55-63.
- Marcus, G. E. (2008). Blinded by the light: Aspiration and inspiration in political psychology. *Political Psychology*, 29(3), 313-330.
- Marx, K. (1973). *On society and social change*. Chicago: University of Chicago Press.
- Marx, K. (1978). Theses on Feuerbach. In R. C. Tucker (Ed.), *The Marx-Engels reader* (2nd ed.). New York: Norton. (Original work published 1888.)
- McAdams, D. P. (1988). *Power, intimacy, and the life story: Personological inquiries into identity*. New York: Guilford Press.
- McAdams, D. P. (1996). Personality, modernity, and the storied self: A contemporary framework for studying persons. *Psychological Inquiry*, 7(4), 295-321.
- McAdams, D. P. (1997). The case for unity in the (post)modern self: A modest proposal. In R. D. Ashmore & L. Jussim (Eds.), *Self and identity: Fundamental issues* (pp. 46-80). New York: Oxford University Press.
- McAdams, D. P. (2006). *The redemptive self: Stories Americans live by*. New York: Oxford University Press.

- McLean, K. C. (2005). Late adolescent identity development: Narrative meaning making and memory telling. *Developmental Psychology, 41*(4), 683-691.
- McLean, K. C. (2008). The emergence of narrative identity. *Social and Personality Psychology Compass, 2*(4), 1685-1702.
- McLean, K. C., Pasupathi, M., & Pals, J. L. (2007). Selves creating stories creating selves: A process model of self development. *Personality and Social Psychology Review, 11*(3), 262-278.
- Mead, G. H. (1934). *Mind, self and society*. Chicago: University of Chicago Press.
- Meyer, D. S. (2006). Claiming credit: Stories of movement influence as outcomes. *Mobilization: An International Journal, 11*(3), 281-298.
- Moghaddam, F. M. (2008). The psychological citizen and the two concepts of social contract: A preliminary analysis. *Political Psychology, 29*(6), 881-901.
- Moon, C. (2006). Narrating political reconciliation: Truth and reconciliation in South Africa. *Social & Legal Studies, 15*(2), 257-275.
- Moscovici, S. (1963). Attitudes and opinions. *Annual Review of Psychology, 14*, 231-260.
- Moscovici, S. (1988). Notes towards a description of social representations. *European Journal of Social Psychology, 18*(3), 211-250.
- Moscovici, S. (1989). Preconditions for explanation in social psychology. *European Journal of Social Psychology, 19*(5), 407-430.
- Muro, D. (2009). The politics of war memory in radical Basque nationalism. *Ethnic and Racial Studies, 32*(4), 659-678.
- Nelson, K., & Fivush, R. (2004). The emergence of autobiographical memory: A social cultural developmental theory. *Psychological Review, 111*(2), 486-511.
- Nepstad, S.E. (2001). Creating transnational solidarity: The use of narrative in the U.S.-Central America peace movement. *Mobilization: An International Journal, 6*(1), 21-36.
- Oxford English Dictionary* (2010). New York: Oxford University Press.
- Pasupathi, M., Mansour, E., & Brubaker, J. R. (2007). Developing a life story: Constructing relations between self and experience in autobiographical narratives. *Human Development, 50*(2-3), 85-110.
- Pennington, N., & Hastie, R. (1986). Evidence evaluation in complex decision making. *Journal of Personality and Social Psychology, 51*(2), 242-258.
- Podeh, E. (2002). *The Arab-Israeli conflict in Israeli history textbooks, 1948-2000*. New York: Bergin & Garvey.

- Polkinghorne, D. (1988). *Narrative knowing and the human sciences*. Albany: State University of New York Press.
- Polletta, F. (1998a). Contending stories: Narrative in social movements. *Qualitative Sociology*, 21(4), 419-446.
- Polletta, F. (1998b). « It was like a fever : Narrative and identity in social protes ». *Social Problems*, 45(2), 137-159.
- Porat, D. (2004). It's not written here, but this is what happened: Students' cultural comprehension of textbook narratives on the Israeli-Arab conflict. *American Educational Research Journal*, 41(4), 963-996.
- Potter, J., & Reicher, S. (1987). Discourses of community and conflict: The organization of social categories in accounts of a « riot. » *British Journal of Social Psychology*, 26(1), 25-40.
- Potter, J., & Wetherell, M. (1987). *Discourse and social psychology: Beyond attitudes and behavior*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Raggatt, P. (2002). The landscape of narrative and the dialogical self: Exploring identity with the Personality Web Protocol. *Narrative Inquiry*, 12(2), 291-318.
- Rappaport, J. (1995). Empowerment meets narrative: Listening to stories and creating settings. *American Journal of Community Psychology*, 23(5), 795-807.
- Reicher, S., & Hopkins, N. (1996). Self-category constructions in political rhetoric: An analysis of Thatcher and Kinnock's speeches concerning the British miners' strike (1984-5). *European Journal of Social Psychology*, 26(3), 353-371.
- Reicher, S., & Hopkins, N. (2001a). Psychology and the end of history: A critique and proposal for the psychology of social categorization. *Political Psychology*, 22(2), 383-407.
- Reicher, S. D., & Hopkins, N. (2001b). *Self and nation*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Rivkin-Fish, M. (2009). Tracing landscapes of the past in class subjectivity: Practices of memory and distinction in marketizing Russia. *American Ethnologist*, 36(1), 79-95.
- Rosenberg, S. W. (2003). Theorizing political psychology: Doing integrative social science under the condition of post modernity. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 33(4), 427-460.
- Rouhana, N. N. (2004). Group identity and power asymmetry in reconciliation processes: The Israeli-Palestinian case. *Peace and Conflict: Journal of Peace Psychology*, 10(1), 33-52.
- Rouhana, N. N., & Bar-Tal, D. (1998). Psychological dynamics of intractable ethnonational conflicts: The Israeli-Palestinian case. *American Psychologist*, 53(7), 761-770.

- Sa'di, A. H., & Abu-Lughod, L. (Eds.) (2007). *Nakba: Palestine, 1948, and the daims of memory*. New York: Columbia University Press.
- Salomon, G. (2004). A narrative-based view of coexistence education. *Journal of Social Issues*, 60(2), 273-288.
- Sampson, E. E. (1993). Identity politics: Challenges to psychology's understanding. *American Psychologist*, 48(12), 1219- 1230.
- Sarbin, T. R. (1986a). The narrative as a root metaphor for psychology. In T. R. Sarbin (Ed.), *Narrative psychology: The storied nature of human conduct* (pp. 3-21). New York: Praeger.
- Sarbin, T. R. (Ed.) (1986b). *Narrative psychology: The storied nature of human conduct*. New York: Praeger.
- Sarbin, T. R. (1995). Emotional life, rhetoric, and raies. *Journal of Narrative and Life History*, 5(3), 213-220.
- Schiff, B. (2002). Talking about identity: Arab students at the Hebrew University of Jerusalem. *Ethos*, 30(3), 273-304.
- Sibley, C. G., Liu, J. H., Duckitt, J., & Khan, S. S. (2008). Social representations of history and the legitimation of social inequality: The form and fonction of historical negation. *European Journal of Social Psychology*, 38(3), 542-565.
- Sidanius, J., & Pratto, F. (1999). *Social dominance: An intergroup theory of social hierarchy and oppression*. New York: Cambridge University Press.
- Singer, J. A. (1995). Putting emotion in context: Its place within individual and social narratives. *Journal of Narrative and Life History*, 5(3), 255-267.
- Skjelsbrek, I. (2006). Victim and survivor: Narrated social identities of women who experienced rape during the war in Bosnia-Herzegovina. *Feminism & Psychology*, 16(4), 373-403.
- Smith, D. H. (1979). Political psychology and the proliferation of interdisciplinary fields in the social-behavioral sciences: Part 1. *Political Psychology*, (2), 106-112.
- Smith, D. H. (1980). Political psychology and the proliferation of interdisciplinary fields in the social-behavioral sciences: Part II. *Political Psychology*, 2(1), 85-92.
- Somers, M. R. (1994). The narrative construction of identity: A relational and network approach. *Theory and Society*, 23(5), 605 649.
- Suny, R. G. (2001). Constructing primordialism: Old histories for new nations. *Journal of Modern History*, 73(4), 862-896.
- Syed, M., & Azmitia, M. (2008). A narrative approach to ethnue identity in emerging adulthood: Bringing life to the identity status mode. *Developmental Psychology*, 44(4), 1012-1027.

- Tajfel, H. (1981). *Human groups and social categories: Studies in social psychology*. Cambridge, England: Cambridge University Press.
- Taylor, C. (1989). *Sources of the self: The making of modern identity*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Thome, A. (2000). Personal memory telling and personality development. *Personality and Social Psychology Review*, 4(1), 45-56.
- Tileaga, C. (2009). The social organization of representations of history: The textual accomplishment of coming to terms with the past. *British Journal of Social Psychology*, 48(2), 337-355.
- Ullah, P. (1990). Rhetoric and ideology in social identification: The case of second generation Irish youth. *Discourse & Society*, (2), 167-188.
- Vygotsky, L. S. (1962). *Thought and language* (E. Hanfmann & G. Vakar, Trans.). Cambridge, MA: MIT Press. (Original work published 1934.)
- Vygotsky, L. S. (1978). *Mind in society: The development of higher psychological processes*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Weltman, D., & Billig, M. (2001). The political psychology of contemporary anti-politics: A discursive approach to the end-of-ideology era. *Political Psychology*, 22(2), 367-382.
- Wertsch, J. (1991). *Voices of the mind: A sociocultural approach to mediated action*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Wertsch, J. (1998). *Mind as action*. New York: Oxford University Press.
- Wertsch, J. (2002). *Voices of collective remembering*. New York: Cambridge University Press.
- Wertsch, J. V. (2008a). Blank spots in collective memory: A case study of Russia. *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 617, 58-71.
- Wertsch, J. V. (2008b). The narrative organization of collective memory. *Ethos*, 36(1), 120-135.
- Wertsch, J. V., & Roediger, H. L. (2008). Collective memory: Conceptual foundations and theoretical approaches. *Memory*, 16(3), 318-326.
- Winter, D. G. (2000). Power, sex, and violence: A psychological reconstruction of the 20th century and an intellectual agenda for political psychology. *Political Psychology*, 21(2), 383-404.
- Wittebom, S. (2007). The expression of Palestinian identity in narratives about personal experiences: Implications for the study of narrative, identity, and social interaction. *Research on Language and Social Interaction*, 40(2-3), 145-170.
- Zarowsky, C. H. A. (2000). Trauma stories: Violence, emotion and politics in Somali Ethiopia. *Transcultural Psychiatry*, 37(3), 383-402.

- Zarowsky, C. H. A. (2004). Writing trauma: Emotion, ethnography, and the politics of suffering among Somali returnees in Ethiopia. *Culture, Medicine and Psychiatry*, 28(2), 189-209.
- Zembylas, M. (2007). The politics of trauma: Empathy, reconciliation and education. *Journal of Peace Education*, 4(2), 207-224.
- Zembylas, M. (2008). *The politics of trauma in education*. New York: Palgrave Macmillan.
- Zembylas, M., & Bekerman, Z. (2008). Education and the dangerous memories of historical trauma: Narratives of pain, narratives of hope. *Curriculum Inquiry*, 38(2), 124-154.
- Zembylas, M., & Ferreira, A. (2009). Identity formation and affective spaces in conflict-ridden societies: Inventing hetero topic possibilities. *Journal of Peace Education*, 6(1), 1-18.
- Zeruvabel, Y. (1995). *Recovered roots: Collective memory and the making of Israeli national tradition*. Chicago: University of Chicago Press.